

LES
EPIGRAMMES LATINES
DE
Guillaume Paradin

publiées chez Antoine GRYPHE
(1581)

traduites en français et commentées

par

J. DESCROIX

professeur au Lycée du Parc

Bois de Ph. BURNOT

VILLEFRANCHE EN BEAUJOLAIS

Les Editions du Cuvier

JEAN GUILLERMET

1936

LES
EPIGRAMMES LATINES
DE
Guillaume Paradin

publiées chez Antoine GRYPHE
(1581)

traduites en français et commentées
par

J. DESCROIX

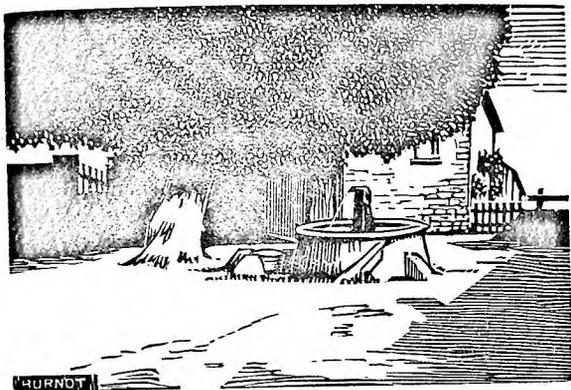
professeur au Lycée du Parc

Bois de Ph. BURNOT

LYON
M. AUDIN ET C^{te}
—
1936

GROS Philibert
35^{ter}, Rue Viala, 35^{ter}
LYON (3^e)

A la mémoire
du poète Beaujolais
FRANCIS NORGELET
(1872-1935)



La Fontaine, dite des chanoines
sur la place qui précédait la collégiale du Château de Beaujeu

INTRODUCTION

GUILLAUME PARADIN (1510-1590)

doyen de la Collégiale de Beaujeu

En faisant revivre les *Epigrammes* de cet humaniste qui incarna la Renaissance dans un coin retiré de notre province, j'ai obéi à plusieurs préoccupations. Je n'ai pas seulement voulu établir l'apologie d'un historien que l'on a parfois traité de naïf, mais dont on ne conteste

guère l'autorité, que l'on utilise et que l'on pille sans vergogne, sans toujours le citer; d'un auteur qui a écrit une vingtaine d'ouvrages dont aucun n'est médiocre, qui a cumulé les aptitudes variées d'historien, de poète, de théologien — et j'en passe —, qui a écrit en latin, en grec et même en français (il s'est converti à notre vulgaire en 1549 avec des rechutes intermittentes, il est vrai, dans la langue latine). En publiant la traduction des *Epigrammes*¹ de G. Paradin, j'ai conscience de mettre davantage en relief la belle physionomie de ce savant. J'ai enfin voulu tresser une couronne à la région qui fut son pays d'adoption, qui l'entretint et lui permit de mener en toute sérénité son œuvre à bonne fin: j'ai nommé le Beaujolais.

La vie, la jeunesse surtout de G. Paradin, dont la famille est originaire de Cuiseaux, est restée obscure sur bien des points; la meilleure biographie a été établie par Alexandre Poidebard². Mais il ne semble pas qu'on ait utilisé certaines indications qu'il nous fournit sur lui-même dans ses œuvres; ainsi il nous révèle qu'en 1528 ou dans les années qui suivent, il séjourne à Louhans où il est témoin de la famine (*Histoire de notre temps*, p. 240), qu'il a été à Paris

1. *Les Epigrammes* — et d'ailleurs le reste de l'œuvre de G. Paradin —, ses *Mémoires*, les *Archives de Beaujeu*, révèlent bien des faits ignorés des biographes.

2. G. Paradin de Cayseaux; Lyon, Rey, 1906.

l'élève du théologien Jean Moret (*Memoria nostra*, p. 76). On peut se demander s'il ne s'est adonné qu'aux lettres et à la théologie; il a probablement fait quelques études de médecine (il a traduit Fuchs), mais rien ne nous prouve qu'il ait étudié dans une autre Faculté. D'abord précepteur à Dijon, il fut attiré à Beaujeu par ses deux oncles maternels Anchemand, chanoines de la Collégiale; il entra à son tour au Chapitre de Beaujeu et prit possession de ses fonctions le 4 décembre 1545 pour être promu à la dignité décanale en 1554, à la mort de Nicolas de La Goutte. On a beaucoup parlé des séjours qu'il fit à Lyon de 1540 à 1555 pour amasser des documents dans le sillage des grands seigneurs qui lui accordaient leur protection: J. d'Albon, Nicolas de Langes. En réalité, G. Paradin fut un chanoine et surtout un doyen consciencieux, qui s'astreignit à la résidence et l'imposa aux chanoines qui voulaient jouir de leurs prébendes. S'il se mêla quelque peu à ce qu'il appelle la vie de cour, on peut affirmer qu'après son érection au canonat, il ne fit guère à Lyon que des voyages d'études. Sa santé lui interdit bientôt le voyage de Lyon: les trente lieues de l'aller et du retour se faisaient à cheval en moins de deux jours, mais devaient imposer une réelle fatigue. En 1573, nous voyons que G. Paradin envoie à Lyon son domestique, une autre fois son frère Claude qui meurt la même année, après que Guillaume a secrètement résigné son doyenné en

sa faveur (24 août); il n'abandonna définitivement ses fonctions qu'en 1589, moins d'un an avant sa mort.

Après ses *Mémoires*¹, les *Epigrammes* de G. Paradin sont la mine la plus précieuse de documents sur sa vie, sa famille, ses goûts, ses idées, ses relations littéraires. On sait que le terme d'*épigrammes* conserve encore au XVI^e siècle son sens primitif : ce sont des pièces de vers, généralement courtes, sur toutes sortes de sujets; à l'origine, c'étaient surtout des inscriptions tumulaires ou votives. De bonne heure, on en a changé la destination; on a ajouté à ces poésies — qui n'étaient plus des inscriptions, même fictives — l'esprit satirique et le trait mordant qu'on aiguise vers la fin du morceau : les deux tendances ne font pas défaut dans ce recueil. Enfin les épigrammes furent admises à traiter tous les sujets, pourvu qu'ils fussent courts. Notre auteur s'écarte surtout de la tradition quand il étend outre mesure l'ampleur de ses pièces, ou quand il adopte certains rythmes purement lyriques, comme la strophe sapphique.

A quelle date G. Paradin composa-t-il ses *Epigrammes*? Ce fut principalement entre 1573 et 1581,

1. *Mémoires de ce qui a été fait pendant le voyage de mes frères au pays de Xaintonge à cause du trépas de feu notre frère, maistre Jean, secrétaire de madame l'abbesse de Xaintes* (A Lyon, par Paul Waltenner, sans date). Le manuscrit original est entre les mains de Mlle Poidebard.

après la publication de l'*Histoire de Lyon*; mais on peut affirmer qu'elles s'échelonnent de 1537 à 1581. Lui-même reconnaît qu'il y a des pièces de jeunesse qu'il ne destinait pas à la publication : il l'avoue dans l'épître dédicatoire. C'est le cas de deux poésies d'inspiration païenne (26, 76); l'une semble descendre en droite ligne d'Ovide, l'autre est une pure gauloiserie. Une seule pièce est datée par l'auteur (1568) : elle est consacrée aux Héroïdes. Toutefois, l'actualité, les allusions aux événements historiques contemporains permettent de fixer approximativement un certain nombre de dates; les strophes sapphiques sur l'empoisonnement du Dauphin François sont antérieures à 1540; vers la même époque, Dolet, Visagier (Vulteius), Salmon Macrin apportaient un large tribut de larmes et de vers latins sur la tombe prématurément ouverte du malheureux Dauphin. Les épitaphes d'Henri II, la pièce sur l'incendie du clocher de Villefranche doivent se situer peu après les dates respectives de 1559 et 1566.

On est mieux informé sur les sources de l'inspiration de G. Paradin; comme tous les humanistes, il a puisé, sans beaucoup de choix, dans l'antiquité, mais particulièrement chez Ausone qui venait d'être découvert complètement et dont les imprimeurs lyonnais donnaient des éditions répétées. Il connaît tous les principaux d'entre les Modernes : Ronsard, Pontus de Tyard, mais aussi des auteurs de moindre importance; parmi ceux

qui écrivent en latin, Nicolas Bourbon, Visagier, Dolet, Salmon Macrin, Barthélemy Aneau paraissent avoir exercé sur lui une forte influence. Sa curiosité littéraire déborde la France, puisqu'il traduit l'Espagnol Vivès et l'Allemand L. Fuchs; il est en relations avec le Vénitien Paolo Ramnusio à qui il a prêté sa copie de Villehardouin; le jeune philologue genevois Isaac Casaubon — un Français exilé — se montre charmé de le connaître et le consulte vers 1580. Ainsi, le parfait humaniste du XVI^e siècle, saisi d'un besoin d'universalité, s'affranchit des lois du temps et de l'espace; il écrit en vers et en prose, cultive les langues anciennes et notre vulgaire; il traite toutes les matières : c'est justement le cas de G. Paradin.

Dans ce bref recueil de moins de cent pièces, que nous avons numérotées¹ pour plus de commodité et de clarté, et dont nous avons élagué les tétrastiques historiques de la fin², l'auteur a embrassé une variété infinie de sujets. Fidèle au souvenir de son maître Jean Moret, il traite de théologie dans plusieurs pièces (7, 9, 31) et commente des paroles du Testament (39, 70, 71, 72); son loyalisme s'irrite contre les protestants (56 *fin*, 60), d'autant plus que leurs bandes sillonnent la région et la dévastent; les menées souterraines des

1. Elles ne le sont pas dans l'édition latine de G. Paradin (1581).

2. A l'exception des *quadrins* consacrés aux souverains du XVI^e siècle.

protestants de Beaujeu inspirent au Doyen du Chapitre une méfiance apeurée.

Le dogme, chez lui, s'accompagne de préoccupations morales; il invective sans cesse contre les vices qui gâtent son époque : l'amour du plaisir et l'épicurisme (8, 11, 46), l'ivrognerie (14, 68) qui semble avoir quelque peu sévi en Beaujolais dans l'entourage des Paradins, la paresse (22), l'ambition (15, 34, 35), le crime (45), l'irréligion et l'impiété (21, 33), aucun vice ne trouve grâce devant lui. Il flétrit la vie de cour (63), flagelle la richesse (34, 35, 57, 62) et donne lui-même, dans sa vie, l'exemple de la pauvreté : les prébendes canoniales étaient maigres auprès des besoins de la population secourue. Homme d'action, il gourmande les faibles qui parlent, mais n'agissent pas (69, 71). Enfin, l'enseignement moral de G. Paradin se colore du symbolisme religieux traditionnel, hérité du Moyen Age et des Bestiaires : le pélican incarne la Charité (43), mais la panthère est l'image de la volupté homicide (5), le bouc de l'impureté (7), le lion de la colère (7), le porc de la passion grossière (53, 94); le rhinocéros, qui aiguise sa corne avant la bataille (2), représente la parole de Dieu qui fortifie le courage du chrétien dans sa lutte contre le Malin.

Cette morale que prêche inlassablement G. Paradin, il voudrait la voir passer de la vie privée dans la vie publique : notre pays, bouleversé par les troubles reli-

gieux, offrait un spectacle lamentable. Apôtre de la paix, l'auteur appréhende la guerre civile qui ensanglante la patrie (38); il affirme bien haut la haine qu'elle lui inspire (4, 5, 30, 33); il accablé de reproches les mauvais chefs (13) et les mauvais soldats (53, 54) qui en sont les fâcheux instruments. Remontant aux sources, il se déchaîne contre les mauvais conseillers (55) qui lancent les princes dans de folles aventures.

Si G. Paradin attaque les vices du siècle avec la fougue d'un moraliste chrétien, il observe les faits avec la perspicacité d'un historien, de l'historien qu'il n'a jamais cessé d'être. Après avoir, en effet, développé dans ses ouvrages historiques des sujets qui le passionnaient, il les traitait de nouveau en vers. En politique extérieure, il rêve d'une coalition de la Chrétienté contre le Turc (38, 48) : c'est une condamnation de l'attitude de François I^{er}; il célèbre la création, à Lyon, d'un Siège Présidial pour un meilleur aménagement de la Justice (78); il chante en vers épiques les débuts de l'Eglise de Lyon (56). Il ne craint pas de s'abaisser au fait divers susceptible d'intéresser les régionalistes : voici l'incendie criminel du clocher de Villefranche (64), une fillette enlevée par un loup (65) ou, à Lyon, un homme coupé en morceaux par sa femme et jeté au Rhône (61).

L'historien confine à l'archéologue quand il verse, comme l'a fait G. Paradin, dans la littérature tumulaire.

A lui seul, Henri II bénéficie de trois épitaphes (42-44), sans préjudice d'un long épicedion qui est un résumé de son règne et un véritable sermon sur la mort (41). On rencontre également l'épitaphe de Philippe Gayand, un oncle de l'auteur, qui fit partie du chapitre de Beaujeu (68); d'un chevalier de Malte de noblesse beaujolaise, Hugues de Nagu de Varennes (88); enfin, l'inscription de Silvia Pic de La Mirandole (51), et de la noble abbesse de Saintes, protectrice des Paradins, Jehanne de La Rochefoucauld (12) : la première offre le ton attendri et mélancolique de certaines épitaphes latines, la seconde a une allure plus chrétienne et plus conforme à la tradition abbatiale. Cette prédilection pour la littérature tumulaire nous rappelle que G. Paradin fut un épigraphiste de la première heure et qu'il fut seul à nous conserver un certain nombre d'inscriptions latines; il en copie d'ailleurs la manière dans une épitaphe de son cru (88). Pourtant, il ne se comporta jamais en faussaire et ne « fabriqua » jamais d'inscriptions latines, comme plusieurs autres à Lyon et à Arles.

Est-il vrai, comme l'a dit Fénelon, que l'histoire instruit ses lecteurs en faisant servir les exemples des méchants à l'instruction des bons? En tout cas, notre historien est féru de pédagogie. L'éducation de la jeunesse l'a fortement préoccupé, celle des princes (16) et celle des enfants du peuple (89). Il développe ses théories à son entourage (40, 49), mais il lui arrive de

s'adresser directement à l'enfance, à ses neveux, Jean Paradin (23, 75) et Antoine Garil (40), fils de sa sœur Prudence. Le poème 89 nous renseigne sur la situation scolaire dans la ville de Beaujeu; à un mauvais maître succède un excellent éducateur qui instruit avec zèle une jeunesse studieuse; de l'avis de l'auteur, jamais on ne paiera ce maître assez cher (il est rétribué et entretenu¹, sans doute, par les habitants de Beaujeu). Il faut convenir que, vers 1580, il n'y a pas que les nobles, le clergé et les bourgeois qui signent à l'état-civil : on y relève les noms d'humbles commerçants et de gagne-petit de toute espèce, hommes et femmes. C'est aux mêmes préoccupations éducatives qu'il faut attribuer les apologues de G. Paradin : l'apologue sur *le Riche de Saint-Ambroise* (57), et l'adaptation de la fable *le Geai paré des plumes du Paon* (59) : les oiseaux n'y sont pas désignés par leur nom et, comme le sujet est élargi, on pense aussitôt au plagiaire, et même on est tenté d'en faire une application plus générale encore. On ne saurait reprocher à l'humaniste une ou deux pièces légères — combien peu ! — qu'il avait laissées au *ranchet* de sa chambre pour les exhumer au déclin de ses jours :

1. G. Paradin assiste la maîtresse d'école, dame Jeanne Berthet, sert de parrain à son fils et envoie à la mère une aune de satin noir (mai 1573).

pourquoi lui faire un grief d'avoir sacrifié accidentellement au goût de ses contemporains ?

Tel est le contenu des *Epigrammes* de G. Paradin; il nous faut maintenant formuler un jugement sur la valeur de son œuvre poétique. Le réquisitoire sévère lancé par le Lyonnais de Rubys contre l'historien qu'il copiait, a trop souvent donné le ton à la critique. En réalité, la versification latine et le style chez G. Paradin ne sont ni meilleurs ni pires que chez les poètes de son temps, les Dolet, les Nicolas Bourbon, les Visagier, etc.; certes, la virtuosité n'est pas toujours son fait; on trouve des expressions rocailleuses et obscures, une élégance à éclipses, mais en revanche une certaine variété de mètres, et parfois un souffle lyrique d'une sincérité et d'une puissance qui sont généralement absentes de la littérature latine du xvi^e siècle. Qu'on lise les quarante strophes sapphiques de la pièce 52 où le poète, au milieu d'un cadre pastoral charmant, évoque les temps bibliques et ses prophètes; le poème 56, sur les débuts de l'Eglise de Lyon, présente l'ample allure de l'épopée. Ailleurs, la phrase s'attendrit et adopte le ton élégiaque, surtout quand le poète célèbre les grâces et les mérites de la jeune abbesse de Saintes (60).

Mais voici un autre intérêt des *Epigrammes* de G. Paradin : elles font défiler sous nos yeux, à côté d'obscurs provinciaux, tout ce que la région lyonnaise, voire même la Bourgogne, comportaient de personnages de

qualité, dans la noblesse de robe et d'épée comme dans le clergé; elles nous fournissent à leur sujet des renseignements utiles¹.

Je ne terminerai pas cette brève étude sans essayer d'évoquer la physionomie morale de G. Paradin. Mon intention n'est pas de déformer la vérité en idéalisant l'homme : non, je connais trop ses faiblesses. Il fut quelque peu méfiant; il redoutait les Calvinistes, les gens de guerre et les détrousseurs de grand chemin. Il craignait aussi pour sa santé, s'observait beaucoup et se calfeutrait dans sa chambre, à l'ombre de la Collégiale du château; ses *Mémoires* nous révèlent ces inquiétudes : il délègue volontiers ses frères Claude et Etienne, ou son beau-frère Garil, pour s'acquitter de ses propres missions... ou même pour faire ses commissions. Lorsqu'il médite près du ruisseau de Samson, sous les rians ombrages de Quincié, en 1577 probablement, c'est qu'il s'est sauvé devant la peste qui sévit à Beaujeu; mais ces fuites sont d'usage au xvi^e siècle; les grandes villes comme Lyon se vidaient au moment des épidémies (qu'on songe à l'exemple de Montaigne à Bordeaux). D'ailleurs, son attitude fut beaucoup plus courageuse pendant la grande peste de 1573 qui coûta

1. Nous renvoyons à l'index final des noms propres qui renferme tous les dédicataires des pièces du recueil.

la vie à son frère Claude, décima la ville de Beaujeu¹ et fit surtout une hécatombe de vieillards : Guillaume Paradin resta au Château tout en évitant que la contagion montât jusqu'au faite de la colline et atteignît la Collégiale, la paroisse Saint-Jean et ses quelque vingt feux : ce fut en vain. On comprend dès lors que le traducteur de L. Fuchs ait reculé, quatre ans plus tard, devant une nouvelle menace; ses appréhensions étaient moins légitimes quand une seule lettre reçue de Guillaume Mandy², médecin à Villefranche, suffit à le guérir; cela prouve assez que ses maladies étaient quelque peu imaginaires; il aime d'ailleurs en parler (lettre de dédicace, 28, *Mémoires*, passim). S'il chérit les bons médecins, il invective contre les mauvais (36).

Les faiblesses, inhérentes à toute nature, ne diminuent en rien chez G. Paradin la valeur de l'homme. Il fut un pacifique, épris de concorde civile. Il se montra

1. Il est exagéré de dire que cette peste fit périr la moitié de la population : d'après mes évaluations, basées sur les *Mémoires*, cinq à six cents personnes au maximum — ce qui est déjà beaucoup — trouvèrent la mort dans cette épidémie. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est l'étrange vitalité de la ville de Beaujeu, attestée par les naissances : 42 naissances de juillet à décembre 1574 pour la seule paroisse Saint-Nicolas; 64 en 1575, 76 en 1576 : en ajoutant la paroisse des Etoux et celle de Saint-Jean du Château, le chiffre de 100 doit être largement dépassé; cela suppose une population supérieure encore à 2.000 âmes.

2. G. Paradin est aussi lié avec le médecin-archéologue Jean Loys d'Arles (18) qui exerce à Tarascon; avec Claude Pontoux, médecin et poète, de Chalon.

bon : quand son épigramme est satirique, elle ne cite jamais les noms et n'est jamais blessante. Il déploya une bienfaisance active : il nourrissait des pauvres et en gardait à son service ; nous voyons par ses *Mémoires* que les ouvriers agricoles avaient chez lui vin et viande à suffisance. Les prébendes ne l'enrichissaient pas (ses comptes nous révèlent que son actif était à peu près nul) ; elles lui permettaient de vivre modestement — quand la récolte de vin était bonne — et d'écrire ses ouvrages en toute tranquillité d'esprit. Il existe même une disproportion flagrante entre l'abondance et la qualité de ses œuvres, et d'autre part la médiocrité de ses moyens ; parmi les dédicataires de ses pièces, il y eut sans doute des mécènes (Nicolas de Langes, par exemple, et peut-être François de Mandelot) qui lui fournirent des subsides ou des facilités de travail. Après avoir accumulé les matériaux et les notes pendant sa jeunesse et les débuts de son âge mûr, il travailla ensuite dans la solitude de la colline de Pierre-Aiguë ; il ne dut guère effectuer le voyage de Lyon après la mort d'Henri II (1559) ; il se consacra tout entier à ses devoirs d'état et à sa tâche d'humaniste. Les arts et les lettres fleurirent à Beaujeu sous l'impulsion des Paradin ; malgré les déprédations des elginistes, il en subsiste mainte trace en cette ville.

Nous résumerons ainsi notre jugement sur l'homme : c'est un personnage fort sympathique et honorable,

parce que sa vie s'est déroulée dans la bienfaisance, la pauvreté et le travail solitaire. Suivant le mot de son contemporain, P. de Launay¹, c'était un homme de *grand labeur et de doctrine exquise*.

1. *Le Théâtre du Monde* ; Anvers, 1570, p. 131.

G V L I E L M I 313810

P A R A D I N I

A N C H E M A N I

E P I G R A M M A T A.

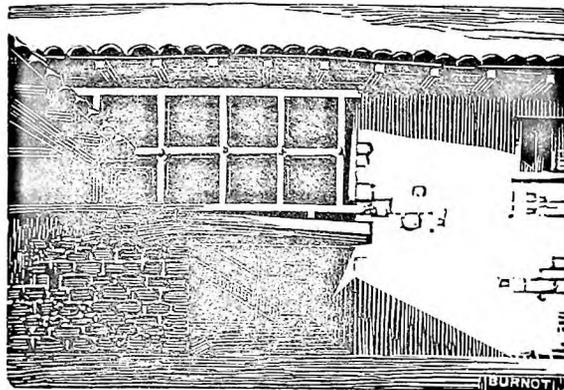
Accessit Francorum regum series: cum notis an-
norum, quibus singuli inierunt
principatum: eodem
auctore.

* *



L V G D V N I,
A P V D A N T. G R Y P H I V M.

M. D. LXXXI.



Type de maison beaujolaise au XVI^e siècle, avec sa galerie abritée si caractéristique, barrée de croisillons (Les Monthieux, près Beaujeu)

GUILLAUME PARADIN ANCHEMAND
AU TRÈS NOBLE ET TRÈS DISTINGUÉ
SEIGNEUR PIERRE DE NAGUT
PRÉCENTEUR ET COMTE
DE LA TRÈS SAINTE ÉGLISE DE LYON,
SALUT.

Les ingrats ont toujours été odieux et détestés en tous les siècles, chez toutes les nations, dans toutes les classes : un accord unanime clame cette exécration universelle ; ils sont déchirés et déchirés par les sarcasmes des lettres profanes comme

de la littérature sacrée; ne disons rien des lois que le peuple des Athéniens et celui des Perses ont promulguées contre l'ingratitude. Pour moi, de peur de me présenter à toi avec les marques d'un tel vice, j'ai cru bien faire en venant à toi, aux derniers jours de réjouissances, avec ce faible présent d'Epigrammes, non pas certes pour acquitter ma dette de reconnaissance après tes bienfaits à mon égard (comment pourrais-je en effet me libérer d'une telle charge?), mais pour me rappeler quelquefois à ton souvenir : ce souvenir, les années trop nombreuses, durant lesquelles à cause d'une santé fâcheusement chancelante il ne m'a pas été loisible de te rendre visite, ont pu l'effacer. En attendant, je te prie instamment d'accepter avec joie ces poèmes édités aux fêtes joyeuses. Voici en effet la saison où, dans les villes, on se livre à des réjouissances : les personnes déguisées et masquées, un peu partout, ont toute liberté de soulever des cascades de rires et de gais applaudissements, de dérider les âmes pudiques par des badinages, des mouvements immodestes et des paroles incongrues, de les convier habituellement à rechercher leur plaisir, suivant une tradition reçue plutôt que recommandable. Mais, disent-ils, nous détendons les cordes de la lyre et de l'arc pour qu'on puisse mieux les tendre ensuite; de même on accorde par intervalles une détente à l'esprit pour qu'il revienne avec plus de vigueur aux sujets sérieux. J'espère donc que cela ne me portera pas préjudice de m'être livré à la poésie en ces jours de gaieté, d'avoir édité de petits

vers que j'avais jadis composés par amusement dans les loisirs de la cour; il en est d'autres qui étaient partis de ma plume en des occasions différentes et que j'avais cachés dans un coin secret de mon cabinet pour qu'ils n'en sortissent point. Après les avoir recueillis et presque déterrés du tombeau de l'oubli, j'ai cru devoir les confier à notre ami Gryphe : c'était plutôt pour les arracher aux ongles d'un certain Orbilius¹ qu'avec l'espérance de les voir supporter la publication. Ce plagiaire m'avait, par d'importunes requêtes, arraché l'autorisation de transcrire des épigrammes que j'avais improvisées à la hâte, sous prétexte de les traduire en français, et, avec cette invention, il a fait d'une pierre deux coups : il a trompé le saint et savant pontife de Vienne, du Villars²; il se faisait valoir auprès de lui comme l'auteur de ces petits vers; et de plus, il me nuisait à moi qui étais par ailleurs son ami et son bienfaiteur. Mais que ses mânes reposent en paix; car peu après, on annonça qu'il était mort dans la région de Vienne. Je me garderai bien de citer son nom : moi qui, de propos délibéré, épargne les noms des vivants, à plus forte raison dois-je le faire avec les défunts. J'ai toujours

1. Orbilius fut un grammairien prompt aux coups (plagosus) et précepteur du poète latin Horace. Ici, ce pseudonyme cache un plagiaire dont G. Paradin n'a pas voulu nous livrer le nom.

2. Cinq prélats de ce nom se sont succédé sur le siège archiepiscopal de Vienne, pendant plus d'un siècle (1575-1693); il s'agit ici de Pierre IV du Villars (1575-1588).

eu, d'ailleurs, très naturellement l'habitude bien arrêtée de ne jamais me laisser émouvoir par une injure, si grave fût-elle, et de ne pas me laisser entraîner à des libelles véhéments et médisants, mais de pratiquer la paix avec tous; fasse le ciel que je ne perde jamais, par ma faute, la jouissance de cette honorable réputation. Du reste, cette édition de poésies est dédiée à ton nom éclatant; elle est un témoignage de mes égards pour toi, un souvenir de ma jeunesse passée dès mes tendres années en ta compagnie. Reçois-la avec ce visage dont tu accueilles tout ce qui vient de moi; aime en moi, comme tu l'as toujours fait, l'admirateur de tes vertus et de ta piété. Adieu.

A Beaujeu, le 25 janvier 1581.

I

AU RÉVÉREND SEIGNEUR PIERRE DE NAGUT,
PRÉCENTEUR ET COMTE
DE L'ÉGLISE DE LYON¹

De même que le coq vigilant mesure les heures de la nuit et chante avant l'arrivée prochaine du jour, l'oiseau fidèle à la lumière excite l'enthousiasme de la gent ailée et provoque les chants harmonieux de toute la race de ses pareils; ainsi fais-tu, Précenteur, chaque fois qu'il faut invoquer la divinité : tu entonnes devant les chœurs en blancs surplis. Sous ta conduite, le pieux collègue

1. Cette pièce a été composée au début de 1573 et envoyée à P. de Nagut, le 13 avril de cette année, par le curé de Dourrieu (cf. *Mémoires de G. Paradin*, p. 44). Pierre de Nagut était fils de Hugues de Nagut et de Françoise de Saint-Romain; chanoine le 11 juillet 1527, il ne fut nommé précenteur que le 1^{er} décembre 1572; chanoine de Beaujeu dès 1572, il résigna la cure de Quincié en 1574; revenant en bateau de Vaise à Saint-Jean en 1577, le 14 mai, il tomba dans la Saône, sans grand dommage. Il mourut le 11 mai 1584, six ans avant G. Paradin (Cf. J. Beyssac).

fait éclater les chants pieux, dès que s'avance le char sacré de l'aurore. Alors les temples retentissent des accents d'une nombreuse assemblée; mais la sainte jubilation résonne, plus puissante en ton cœur; tu élèves les âmes assoupies des autres vers le ciel lumineux et les emportes jusqu'à la Divinité même. Ta piété, ton ardente foi, ta vie entière t'ont rendu digne d'être le modèle qui ouvre la voie à la place d'honneur du temple ¹.

II

A PONTOUX ²; DU POÈTE ET DU MÉDECIN

Puissant dans l'art de Phébus, ô Pontoux, et célèbre par tes Muses, toi qui reçois l'ardente inspiration de ce double talent, autant tu soulages le corps humain en le pénétrant des sucres salutaires, autant l'esprit fatigué reçoit par tes vers de secours apaisant. On voit s'affaïsser

1. Le Précenteur de la cathédrale occupait la première stalle, à droite, en entrant dans le chœur.

2. Il s'agit de Claude Pontoux, médecin et homme de lettres, né à Chalon (1530-1579). Ses œuvres posthumes ont été publiées à Lyon par le soin de ses amis.

peu à peu ce corps que nous possédons comme les bêtes, mais l'esprit brillant s'élève au-dessus des astres éternels. Autant l'esprit s'élève dans le ciel d'une plus haute envolée que le corps, autant le poète l'emporte sur le médecin, sans diminuer son honorabilité.

III

CONTRE CELUI QUI CONSEILLE LA GUERRE CIVILE AUX PRINCES

Maudit chicanous qui sèmes les querelles et abhorres la paix, toi qui encourages ces colloques insensés où l'on fourbit des armes, tu es digne qu'un soldat se mette éternellement à tes troussees et te ronge, toi et ta maison; tu mérites de voir de tes propres yeux l'incendie dévorer ta demeure, de voir au milieu des larmes emmener ton bétail par l'ennemi; de voir percer, en dépit de ta rage, la gorge des tiens : ah ! si ta propre maison ruisselait du sang de tes serviteurs ! Puisses-tu, vaincu et enchaîné, faire l'épreuve des liens de l'ennemi et rendre l'âme dans les fers et la torture, puisque tu recherches la fanfare impie de la guerre civile, puisqu'il n'y a jamais pour toi ni paix, ni repos.

IV

IMPRÉCATIONS CONTRE CE BELLICISTE

Ennemi déchaîné de la paix enfin ramenée, tu ranimes encore l'effervescence martiale et tu formes le souhait barbare que l'univers soit bouleversé par de sanglants massacres.

Puisse ta femme, d'une langue bien pendue, à triple dard, insulter à ton malheur ! Puisse-tu voir chez toi ta progéniture, la gorge tranchée à son tour, baigner dans son sang.

V

LA PANTHÈRE, SYMBOLE DE LA VOLUPTÉ,
A MON NEVEU PHILIPPE GARIL

De même que la panthère attire à elle, par son odeur délicieuse, les bêtes que, pourtant, elle dévore aussitôt de sa gueule féroce, de même la volupté, parée de bienfaits trompeurs et enduite de miel, prend les hommes par ses charmes et les tue dans les délices.

VI

CONTRE LES ENVIEUX
DU POÈTE P. RONSARD

Maintenant que le poète Ronsard porte sa tête parmi les astres pour y jouir à nos regards d'une vie éternelle et sacrée, allez vous pendre, malheureux, ou vous jeter sur une épée, vous dont les entrailles sont taraudées par le dard de la jalousie. Ce qui vous attend c'est la potence et le bois dont on fait les haches ; lui, une vieille renommée et le témoignage de la postérité lui sont réservés. Son génie l'a placé bien haut dans le sanctuaire des poètes français, pendant que les autres ne produisent qu'un poème vulgaire et banal.

VII

CONTRE LES SACRIFICES DES ANCIENS¹

Tel fut donc l'aveuglement de la vieille antiquité qui

1. Cette pièce est d'inspiration théologique, mais un détail local en a favorisé l'éclosion : au-dessus du porche latéral (nord) de l'ancienne Collégiale de Beaujeu s'étalait au linteau un bas-relief représentant un suovetaurilia. Après la destruction de la Collégiale, ce bas-relief a été transporté à Lyon où il est conservé au Musée Saint-Pierre.



SUOVETAURILIA

Motif central du bas-relief qui servait de linteau au-dessus d'une porte latérale de la Collégiale.

a cru jadis que la Divinité s'apaisait par une effusion de sang. Quiconque étouffe en soi les ardeurs de la passion immole, dit-on, un bouc impur. Et celui qui, sagement, tient la bride à une colère qui écume, celui-là offre aux dieux le sacrifice d'un lion égorgé. Celui qui a ôté le voile du sot aveuglement qui l'affligeait auparavant a immolé une brebis à blanche toison sans commettre aucun meurtre. C'est offrir aux autels des renards pétris de malice que d'échanger contre la simplicité les aspects variés de la ruse. Bref, si vous rejetez au loin toute l'engeance des crimes, vous avez immolé d'un seul coup toutes les espèces de victimes. Car Dieu est riche et n'a besoin d'aucun de ces bestiaux : on lui offre par le cœur des sacrifices meilleurs que par des épanchements d'eaux.

VIII

QUE LA VOLUPTÉ EST SŒUR DES TÉNÉBRES

Si à travers la glace et les neiges, par une nuit profonde, tu ne peux assurer d'une marche ferme tes pas glissants, combien le peut moins encore la hideuse volupté, enténébrée par les vices, sans la lumière de la Divinité offensée.

IX

AU SACRÉ COLLÈGE DES CARDINAUX

D'où vient, sainte assemblée, que la pourpre sacrée vous ensanglante ? d'où vient que le manteau écarlate signale tant d'hommes éclatants ? Est-ce parce qu'il vous sied de répandre votre sang pour la loi du Christ et de ne pas craindre les traits de l'assassin ? Et parce que vous êtes assis sur les sommets du trône apostolique, est-ce que la même mort vous menace ? Et puis, loin de la foule, poussés vers les cimes de la voûte céleste, les grands n'ont nullement craint de mourir pour la religion. Voilà ce que nous enseigne la mitre qui rayonne sur votre front de l'éclat de la pourpre, et aussi la longue fraise écarlate qui orne votre vêtement.

GROS Philbe

35^{ter}, Rue Viala, 35^{ter}

LYON (3^e)

X

SUR PONTUS DE TYARD,
ÉVÊQUE DE CHALON¹

De quoi te plains-tu, vertu ? La fortune a recouvré la vue ; elle ne soutient plus, ni ne favorise les indignes. Celui qui, à travers les airs, a parcouru les espaces célestes et les pôles, celui qui enseigne au Roi la géographie et l'astronomie, qui est éloquent et disert, que les Muses ont rendu célèbre, dont la postérité chante déjà les monuments, celui-là, dis-je, a été promu, dans une belle ascension, jusqu'à la haute dignité de prélat, dans la ville de Chalons dont la Saône baigne les murailles. Et pourtant ni le vice, ni la basse ambition ne l'ont exhaussé, ni l'avidité courtisane qui regorge de présents : c'est sa richesse parnassienne, la généreuse opulence de sa langue et le laurier immarcescible qui verdoie sur son front glorieux. Et cependant le poète ne reçoit aucune élévation : que les siècles à venir apprennent par là combien la vertu trouve en soi une récompense suffisante.

1. Cette poésie, qui est une pièce de circonstance, doit dater de 1578 (ou au plus tard de 1579), année de l'élévation de Pontus de Tyard au trône épiscopal de Chalons.

XI

D'UNE PENSÉE GRECQUE DE MUSONIUS

Si tu accomplis quelque action d'éclat, et au prix de beaucoup de peine, la vertu elle-même survit, mais la peine s'en va tout entière ; mais si tu commets pour le plaisir une action honteuse, le plaisir s'évanouit, la flétrissure et la honte subsistent toujours.

XII

ÉPITAPHE DE LA JEUNE ET ILLUSTRE
JEANNE DE LA ROCHEFOUCAULD¹,
ABBESSE DU COUVENT DE SAINTES

Ce tombeau que voici me recouvre, moi, Jeanne, née

1. Les de La Rochefoucauld, grands seigneurs de l'Auvergne, étendaient aussi leur juridiction sur le Beaujolais (LOUVET, *Mémoires*, I, 384). Mais c'est à un autre titre que G. Paradin chante la jeune abbesse : elle a été la première protectrice de son frère Jean (et non Trajan) Paradin qui fut son secrétaire et conserva les mêmes fonctions auprès de l'abbesse qui lui succéda. Jeanne de La Rochefoucauld mourut en 1559, à l'âge de 30 ans, après une administration de quinze ans (1544-1559). La composition de cette épitaphe doit donc se situer autour de 1559-1560 (Cf. t. XII, *Archives Historiques de la Saintonge et de l'Aunis*).

de La Rochefoucauld, parée de ma chaste vertu que j'ai consacrée au Christ. A peine avais-je quitté le berceau que je m'enfermai dans la clôture et dédaignai les titres éclatants de ma famille pour que désormais le Christ s'unît à moi, son épouse mystique, et qu'un chaste hymen consacraît mon voile nuptial. Cet époux divin me réclame jalousement la beauté de mon visage et l'éclat de mes traits; et il reçoit de moi ce qu'il m'a donné antérieurement. Depuis longtemps, dans la ville de Saintes, il m'a mis à la tête d'un troupeau de Dames et des chœurs de Vierges. Protectrice de la chaste bergerie, j'ai répandu la lumière devant mes ouailles et le pieux souci de mon troupeau m'a sans cesse tenue en éveil. Ma brève existence s'est consumée en trois décades, et c'est ici que mon vœu s'est accompli dans sa totalité. Maintenant que le Christ me rappelle à sa cour céleste, on m'appelle la nouvelle épousée, plutôt que la pauvre morte.

XIII

CONTRE UN GÉNÉRAL QUI PARADE,
MAIS QUI A PEUR

Les cerfs si vivaces ont des cornes fort élevées, mais leur cœur est plongé dans une crainte continuelle. De

même, c'est en vain que le général rassemble en colonnes des forces puissantes s'il est sot, s'il manque de courage et de sang-froid.

XIV

POUR RATIN L'IVROGNE
ÉPITAPHE

Tout en abdomen, cet homme a plutôt vécu la vie d'une amphore : c'était le fléau, le gouffre, la perte du vin pur. Notre ivrogne a éructé cette âme vers des ombres mouillées : ainsi il a d'abord fini de vivre avant que de cesser de boire.

XV

SUR QUELQU'UN QUI EST TOMBÉ
DU RANG SUPRÊME

Lorsqu'il rampait à terre, traînant sa vie dans la poussière, agitant en esprit des rêves de cour en pleine pauvreté, d'humble mise alors, il portait la tête basse et n'avait point encore pris goût aux grandeurs; il était

modeste et pauvre. Mais après que, des ordures où il gisait, le sort l'eut porté bien haut et l'eut élevé aux nues, oubliant qui il était, le malheureux n'a pas mesuré quel danger le menaçait du haut du ciel, il n'a pas songé d'où il était sorti et ce qu'il deviendrait. Le vent soulève le chaume léger, les éteules stériles et puis, par un remous soudain, les ramène à terre. Ainsi, la Fortune aux caresses perfides emporte les sots par delà les astres, pour les abatte de plus haut et les jeter d'un coup sur le sol. Quiconque dévore la fortune la digère mal, l'insensé; aussi vite il monte, vers les cimes, aussi vite il en est précipité.

XVI

A UN PRINCE ENFANT

Il te faut jouer une pièce, Enfant : compose ton visage pour la scène, et représente-toi bien que l'univers aperçoit tout ce que tu fais. Car il en est qui célèbrent les beaux exploits des rois dans leurs écrits fidèles et qui marquent d'un stigmate leurs actes sanglants. Celui qui a bien agi obtiendra la gloire avec l'empereur Nerva; celui qui a fait le mal essuiera des blâmes avec le hideux Néron.

XVII

DES ARMES DE CLAUDE DE BOURBON,
SEIGNEUR DE SAINT-FONDS¹

Regarde combien le chardon fleurit dans son écu, et comme le champ orné de deux roses annonce un présage favorable. Le chardon symbolise le courage qui passe victorieusement à travers mille périls et qui ne craint pas qu'un échec lui vienne de l'ennemi. Enfin après s'être frayé un passage à travers toutes les épreuves, il jouit des délices des roses purpurines.

1. « Saint-Fonds est un château dans la paroisse de Gleizé, accompagné de quatre tourelles, au pays et au mont appelé de Challis, lieu noble et auquel nul seigneur n'avait droit de directe ou censive, bâti par Claude de Bourbon, receveur en l'élection de Beaujolais, auquel château il donna le nom de Saint-Fonds à cause d'une belle fontaine qui est là proche et qui fait une grande partie de la rivière de Mourgon... Il le fit ériger en fief par le roi Henri III, à Lyon, au mois d'octobre 1574... » (LOUVET, *op. cit.*, I, 202).

Claude de Bourbon fut échevin de Villefranche en 1571 et dut mourir en 1588 (Cf. Registres consulaires de Villefranche). Son père était le notaire Philibert Bourbon. Ses armes s'ornent du chardon bourbonnien qu'il semble avoir quelque peu usurpé; le chardon décorait aussi, à profusion, la Collégiale de Villefranche, depuis le porche jusqu'à la flèche. Cette ornementation abondante, si conforme aux habitudes de l'art gothique à son déclin (xv^e et xvi^e siècles), a été surtout dictée par un sentiment de reconnaissance en souvenir des libéralités de Pierre de Bourbon, Anne de France et Suzanne de Bourbon (LOUVET, *op. cit.*, I, 152 et 158).

La fontaine de Saint-Fonds a inspiré, au xvi^e siècle, le poète Jean

XVIII

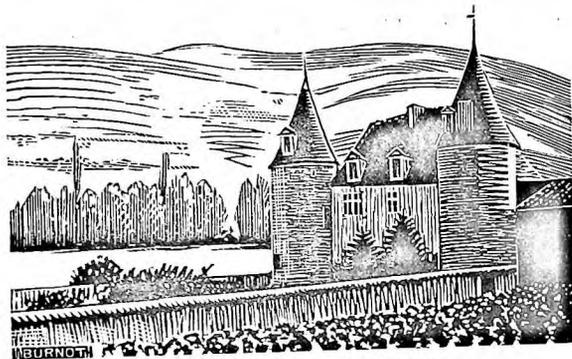
A JEAN LOUYS D'ARLES¹

Oui, vraiment, tu es issu de souche arlésienne, enfant distingué d'une mère célèbre. Car l'homme pieux, qui illustre par la poésie le berceau de son enfance, se rappelle qu'il n'est pas né pour lui, mais pour sa patrie. Tu recueilles toutes sortes d'écrits et les monuments des siècles passés pour élever la gloire de ta patrie et de ta famille. Tu rends à ta mère cette existence que tu as reçue d'elle : elle est la gloire de son fils et toi, tu es la parure de ta mère.

Godard (Cf. J. BALLOFFET, dans le *Bulletin de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Beaujolais*, 1930, janvier-juillet, p. 54).

Claude de Bourbon avait épousé Marie Turquet, dont le frère avait apporté à Lyon l'industrie de la soie.

1. Ce Jean Louys d'Arles est un personnage mal connu qui exerçait la médecine à Tarascon et est signalé à Arles vers 1560. Il partage avec G. Paradin un goût marqué pour l'archéologie et pour les inscriptions; il possédait une inscription fausse qui a les honneurs du *Corpus* (XII, 48). Il se pourrait que Jean Louys d'Arles eût étudié la médecine avec G. Paradin. En tout cas, il fut le grand pourvoyeur de Scaliger à qui il communiqua des inscriptions, et particulièrement celles qui furent trouvées en 1587 et 1588. Gruter le cite fréquemment.



La Palud de Quincié (près Beaujeu)

XIX

SUR LA PALUD DE QUINCIÉ¹,
CHATEAU RAVISSANT DE JEAN BARJOT,
AU POÈTE JEAN CHEVIGNÉ

Quinctius, guerrier originaire d'une noble famille d'Ausonie, vieillit jadis en ces lieux, si l'on en croit la légende. Il avait suivi, dit-on, les escadrons et les aigles

1. Le château de La Palud (commune de Quincié) n'appartenait aux Barjot que depuis 1543. G. Paradin développe une légende purement basée sur l'étymologie des deux noms propres; c'est le fruit de son imagination.

de César, et établi un camp de guerre en ces parages alors humides. Charmé par les délicieuses douceurs de cette campagne, il y planta des vignes et installa sa résidence. Car le terrain était, çà et là, sillonné d'agréables filets d'eau et un sol généreux produisait des fruits et du blé.

Et pourtant il ne reste ici aucune trace de ruines sombrant dans la fange, pas d'ondes stagnantes, pas de marais. Regardez à distance ces tours disposées en ordre de bataille et ce magnifique château qui récemment s'est élevé bien haut, loin du sol. Eh bien ! je m'étonne que les gens aient appelé La Palud (le Marais) une campagne à laquelle eût mieux convenu l'appellation de Thessalienne ¹.

XX

LE RHINOCÉROS ET LA PAROLE DE DIEU

Le rhinocéros use, pour l'aiguiser, sa corne aux pierres et aux rochers, et il déclare la guerre à son ennemi l'éléphant. Ainsi chaque fois que l'Enfer se prépare à nous livrer bataille, la pierre de Lydie affilera les armes du Christ.

1. L'auteur compare le vallon voisin du Samson à la riante vallée de Tempe.

XXI

QUE TOUS LES FLÉAUX PROVIENNENT DU MÉPRIS DE LA PAROLE DIVINE

Nous nous étonnons qu'on méprise les lois, que l'honnêteté disparaisse, que la soif si criminelle de l'or augmente, que l'Eglise du Christ, près de sa chute, chancelle et ait failli déjà s'écrouler avec notre univers, que toute piété sincère soit depuis longtemps entourée de mépris, que de mauvais ministres altèrent sans cesse la sainteté de la religion, que les vieillards soient sans honneur et la jeunesse sans retenue, que les mœurs pures soient totalement passées de mode ! Il y a une cause à tout cela : les pieux accents de la parole sacrée se sont éteints, et la troupe vigilante des gardiens, devenue muette, s'est tue en maint endroit.

XXII

VENTRES INDOLENTS

C'est un lâche, un paresseux, un fainéant, celui qui, vivant dans une inaction et une somnolence continues, savoure tranquillement ses loisirs. Il fait plus

de tort à sa maison et lui est plus nuisible que celui qui est malade et supporte le fardeau d'une fièvre continue. En effet, si l'un et l'autre sont ruineux par leur inaction et leur incurie, pourtant le premier consomme plus d'aliments. C'est donc avec raison que, si nous vieillissons dans l'engourdissement de l'oisiveté, nous encourageons du public l'appellation honteuse d'abâtardis.

XXIII

A L'ENFANT JEAN PARADIN¹

Jean, avant toutes choses, crains Dieu et adore sa volonté dont l'intervention fait vivre la troupe des enfants. Il est enfant lui-même : il appelle sans cesse à lui la tendre jeunesse, car il est charmé de cet âge simple et innocent.

XXIV

ROYAUMES DES HÉROÏDES 1568

Catherine de Médicis donne des lois aux Français,
Isabelle aux Anglais et Marie Stuart gouverne les

1. Il ne peut s'agir ni du poète de Louhans, un peu plus âgé que G. Paradin, son cousin, ni du frère de l'auteur, secrétaire de l'abbesse

Ecossais indomptés; Marguerite d'Autriche a soumis à sa puissance les Belges invaincus; Jeanne de Navarre règne sur les Cantabres; Christine fait obéir les farouches Thuringiens et, avec le Duc son fils, tient les rênes des Leuques. Ainsi donc six Amazones dirigent pour ainsi dire notre univers et à présent les vêtements de femme resplendissent des honneurs de la pourpre : c'est que la descendance royale masculine, qui n'est pas encore adulte, a transmis au tendre sexe les honneurs du sceptre.

XXV

A MON PARENT PHILIPPE GAYAND¹

Jamais le diamant n'a autant aimé le fer, ni l'ambre vermeil les épis légers, ni la source desséchée par les ardeurs d'un soleil implacable ne se ravive autant avec les eaux de pluie que ta vertu, ô Philippe, nous ravit jusqu'à un vif étonnement de ton génie : telle était la

de Saintes. Cet enfant, le troisième connu du nom de Jean Paradin est probablement le fils d'Etienne Paradin qui ne devait entrer dans les ordres que très tardivement; les archives de l'état-civil de Beaujeu nous montrent sa signature (1589).

1. De nombreux Gayand ont rempli des charges de chantre et de sacristain au chapitre de Beaujeu. Celui dont il est question ici abandonna les fonctions de sacristain en 1557 en faveur de Pierre Gayand; le premier mourut avant 1572, l'autre en 1585 (Cf. LOUVET, I, 302; *Mémoires de G. Paradin*, p. 34, 37, 54, 62).

sagesse qui convenait jadis aux princes divins et au sénat; mais la vertu, ennemie de la querelle et de l'ambition, craint pour elle le tumulte des cours.

XXVI

SUR UNE FILLE
QUI, VIOLENTÉE PAR SON PÈRE,
DONNA LE JOUR A UN ENFANT

Une fille vierge, déshonorée par la passion de son père, accoucha : une union incestueuse l'avait rendue grosse. L'enfant est à la fois le fils et le petit-fils de son père; son père est en même temps son grand-père. Il est fils et frère de sa mère; sa mère est en même temps sa sœur. Celui qui s'estime autorisé à fouler aux pieds la pudeur et à enfreindre toutes les lois, ne croit pas qu'il y ait d'action criminelle.

XXVII

SUR UN PRINCE QUI, A L'ARRIVÉE
DE CLAUDE DAMPIERRE DE CLERMONT,
SE RÉTABLIT D'UNE MALADIE TRÈS GRAVE

Tandis que tu franchissais de lointaines contrées au pas rapide de ton coursier, déjà le Dauphin approchait

du seuil de la mort. Mais quand il te vit, il souleva son visage languissant, ses yeux défaillants et ses mains mourantes. Et maintenant qu'il a été arraché de la gueule même du monstre Orcus, on croit que tu as été le seul à lui apporter la délivrance. D'innombrables médecins ne peuvent faire autant que le fidèle Achaté et l'amour est plus fort que toute l'engeance médicale.

X
XXVIII

A L'ILLUSTRE ET ÉMINENT CHEVALIER
NICOLAS DE BAUFFREMONT,
SEIGNEUR DE SÉNECEY

Si, pendant ces trois jours de maladie, il m'avait été permis de te¹ voir, j'aurais été pour toi trop encombrant et trop bruyant : mais le froid me tient prisonnier ici devant un foyer tiède, car je n'ai point encore osé me fier aux inclérences de l'air. Tu désires que, grâce à ton appui, les grands me soient favorables : je reconnais bien là, plein de reconnaissance, le poids d'un

1. Guerrier intrépide et savant estimé des historiens de son temps il fut nommé grand prévôt en 1572 à cause de sa noblesse et de sa science. Il lutta avec le parti catholique, harangua le Roi aux Etats de Blois, mourut au château de Sennecey en 1582. On lui doit une traduction du traité de SALVËN, de *Gubernatore Dei*, Lyon, 1575. La pièce de vers qui lui est dédiée doit se placer vers 1580.

honneur qu'on m'a offert. Il sait bien avec quelle âme remplie de souvenir et de piété j'écris ces mots, l'ami qui voit les secrets les plus profonds de mon cœur. En attendant, avec la caution des Muses, l'avenir apprendra de quelle somme je vous suis redevable, ô mon créancier. Ancre qui reste ferme au milieu de la débâcle des Muses, tu empêches les générations de s'abîmer dans un naufrage éternel.

XXIX

A M. MICHEL L'ARCHER,
CONSEILLER DE LA COUR SUPRÊME
ET PRÉSIDENT DU TRIBUNAL DE LYON¹

Avant ton arrivée sur nos rivages, ô légiste, presque partout coulait le sang innocent : le bandit avait occupé les forêts sanglantes et les villes; personne ne pouvait entreprendre de voyage en sûreté. Mais ici, depuis que ton Etoile, celle du droit, a répandu son éclat, à l'apparition de cette lumière, le crime impie s'est bientôt enfui. La balance égale de la justice a effacé les pleurs et essuyé les larmes de ceux dont tu n'avais jamais vu

1. Michel l'Archer est arrivé à Lyon en 1569, en même temps que François de Mandelot (Cf. épigr., 91).

les yeux. C'est ainsi que la campagne et les villes goûtent le repos, même en pleine guerre : tant il importe de mettre toute son âme à honorer Dieu et à respecter le droit.

XXX

MIEUX VAUT UNE PAIX INJUSTE
QU'UNE GUERRE LÉGITIME,
A JEAN DIDIER¹

La religion est terrassée, les sanctuaires s'écroulent avec l'invasion armée, et la ruine menaçante entraîne tout dans un terrible désastre. La guerre épouvante les villes, les campagnes frémissent de la crainte des brigands : la Paix et la Justice aimées s'en sont allées bien loin en exil. La paix donne aux lois leur vigueur, fait naître partout les vertus : mais la guerre engendre l'impiété et des crimes de toute espèce. La concorde apporte un accroissement aux plus modestes biens, mais en guerre on gaspille des ressources démesurées. Aussi une Paix injuste est-elle préférable et vaut-il mieux la conserver que de prendre ces armes pieuses qui menacent les justes lois.

1. Il n'est pas sûr qu'il s'agisse du personnage dont il est question aux pages 61 et 62 des *Mémoires* de Paradin.

XXXI

EMBLÈME DU CHRIST CLOUÉ A LA CROIX

Courbant la nuque, Il abaisse son visage pour le baiser : le Christ invite le genre humain à l'aimer. Allant au devant de l'étreinte, Il ouvre ses bras disloqués, Il stimule notre lenteur et nous appelle vers ses blessures béantes. Parce qu'Il ne garde rien, mais verse tout à profusion, ses mains percées laissent couler une rosée de sang.

XXXII

A M. NICOLAS DE LANGES, PRÉSIDENT
DU TRIBUNAL SUPRÊME DE LYON,
GOUVERNEUR DES DOMBES

1^{er} janvier.

Tandis que Janus à deux têtes ouvre le seuil du nouvel an et voit derrière lui l'année défunte, que le disque du soleil commence sa révolution parmi des astres nouveaux et que la nouvelle année s'achemine en tournant dans son propre domaine, que dois-je te souhaiter d'heureux augure pour ta vie? Que ton existence par-

coure avec félicité la succession des âges; que ton été fécond se réjouisse des abondantes productions de ta jeunesse, maintenant que ton glorieux printemps s'en est allé. Qu'enfin ta vieillesse cueille les fruits mûrs de ton automne, et que ton hiver reste longtemps vigoureux pour ne subir que tardivement le déclin. Puissent les soleils te ramener de même les années à leur aube et la course de ta vie se prolonger joyeuse comme l'année ¹.

XXXIII

CONTRE LES SACRILÈGES
QUI ONT PILLÉ LE TEMPLE DE CLUNY

Depuis leur origine, quiconque a porté ses mains impies sur les temples sacrés de Cluny, n'est pas resté sans châtement. Celui qui en a fait le premier l'expérience est ce cavalier qui roula et fut emporté dans les airs, puis le Comte qui fut entraîné aux Enfers par un monstre démoniaque. Ponce s'en souvient, lui qui fut touché du souffle de la foudre sacrée et mourut dans d'horri-

1. Nicolas de Langes occupe une place de tout premier plan dans l'Histoire de Lyon, pendant la deuxième partie du XVI^e siècle. Il a encouragé et aidé G. Paradin à écrire son *Histoire de Lyon* (1573); à en croire Rubys, dont le témoignage est partial, cet ouvrage capital serait dû à Nicolas de Langes, il ne lui laisse que la paternité des erreurs.

bles tortures. Voilà ce qui vous attend, ennemis et voleurs des temples saints; oui, des Furies vous préparant des fouets et des torches. Voyez au moins un avertissement dans l'aventure d'Héliodore, cet égaré qui fut frappé par les étrivières des anges et foulé aux pieds de son cheval. Songez à l'impie Antiochus jeté à bas de son char royal et qui vivait pour servir d'aliment corrompu aux vers. Tel est le salaire qui est dû aux infamies des voleurs¹ : contre eux sévit la colère du céleste Vengeur.

XXXIV

CONTRE LE TRÈS AMBITIEUX
PORCUS PHILOTIMUS²

Pourquoi es-tu gonflé comme une vessie? comme une courge remplie d'air, comme une tête sans cervelle qui vole sur l'aile du vent? Est-ce ta forme et ton habi-

1. Cette pièce fait allusion au pillage de Cluny (29 oct. 1567), par des bandes protestantes sous les ordres de Poncenat; la même année, elles pillèrent deux fois Saint-Gengoux et saccagèrent l'abbaye de Belleville (16 nov. 1567) où les sépultures des seigneurs de Beaujeu furent ruinées (Cf. G. PARADIN, *Histoire de Lyon*, p. 407).

2. Cette appellation, mi-latine et mi-grecque, désigne de façon transparente un homme à la fois voluptueux et ambitieux; mais, étant donné la méthode prudente adoptée par G. Paradin, il est impossible de lui superposer le nom d'un personnage connu.

leté qui t'enlèvent toute ombre d'esprit? Ou bien est-ce une importante fortune domestique qui t'a rendu si vain? Tu es plus répugnant qu'un porc, moins savant qu'un roussin d'Arcadie; et demain, un autre emportera ces richesses dont tu te vantes aujourd'hui. D'où vient donc, malheureux, que tu chasses partout les honneurs? Tu veux, pauvre porc, procurer la gloire à un si gros animal? La gloire accompagne celui qui la refuse, évite celui qui la poursuit¹ : plus on la souhaite, moins elle vient.

XXXV

AU FUTUR SOUVERAIN PONTIFE
QUE DÉSIGNERONT LES COMICES
DU VATICAN²

Saint Père, que Rome élèvera aux cimes de la religion pour que tu diriges les temples pieux et la barque du Christ; il est ton modèle et tu dois l'imiter avec

1. Adaptation heureuse de la maxime stoïcienne condensée dans le sénateur :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

2. Cette pièce a pu être composée au moment de l'élection par le Collège des Cardinaux, soit de Paul IV (1555), de Pie IV (1559), de Pie V (1566) ou de Grégoire XIII (1572). La première de ces dates est assez vraisemblable, sans toutefois qu'on puisse exclure la quatrième; cf. *Continuation de l'Histoire de notre temps*, p. 411.

d'autant plus de fidélité qu'il est la loi des pasteurs et le chef des Pontifes. Il n'a pas dit qu'il possédait de l'argent, ni de l'or, mais s'est fait un mérite de ne rien posséder. Fasse le ciel que l'ambition s'éloigne de nos âmes autant que l'inspiration divine lui a fait mépriser les richesses. Mais plus ils errent haut, ceux qui sont aveugles, plus en tombant ils feront une chute grave.

XXXVI

CONTRE LES MAUVAIS MÉDECINS ¹

Notre confiance se laisse abuser par les médecins qui tuent nos corps par des poisons simples et composés et qui, en vantant leurs herbes salutaires et leurs remèdes, ont imaginé en toute liberté mille variétés de morts. J'estimerais plus doux de subir les entraves, les fers, les supplices des tortionnaires, et de faire connaissance avec la poigne des bourreaux, que de répandre en vain mon or et ma vie entre les mains des médecins. Hélas !

1. Ce genre d'invective est devenu un lieu commun; les *Mémoires* de G. Paradin nous garantissent la sincérité de ses sentiments. Il n'avait aucune confiance dans le médecin de Beaujeu, Jean Poyet; pourtant, dans un cas de force majeure, il a recouru à lui, et lui fait administrer un clystère selon Fucchius (Fuchs), p. 72; il accorde une confiance tempérée au médecin de Villefranche, Durisse (cf. p. 39, 43, 45, 72); mais il estime davantage le médecin de Lyon, Dallichères (p. 74). G. Paradin avait traduit l'ouvrage de médecine de Léonard Fuchs (1552).

il n'a donc pas été permis à l'homme de mourir sans bourse délier.

XXXVII

A CLAUDE ROUILLET ¹,
POÈTE DE BEAUNE

Poète éminent entre tous, tu me charges, moi qui ai besoin d'un censeur, de faire la loi à tes vers ! Existait-il quelqu'un d'assez présomptueux, d'assez follement audacieux pour critiquer sans rougir tes savants poèmes ? Tes ouvrages, en effet, me paraissent écrits avec un art si parfait que je soupçonne les Muses de parler par ta bouche. Condensant une œuvre dans des limites bornées, tu enfermes beaucoup de choses en peu de mots et en revanche un sujet ténu coule de veine riche. Tu évites la manière négligée qui rebute, la forme languissante ou trop sautillante. Ton style n'est point trop décharné, ni desséché par les mots vides de sens, mais il est plein de suc, truculent et vigoureux. Ta brièveté exclut l'obscurité et ne choque aucun esprit; nulle part ton poème n'offre de longueurs, ni n'apporte de

1. Ce poète avait été principal des collèges de Bourgogne et de Bonaourt; en 1560, il était promu recteur de l'Université. Il publia des *Varia Poemata*, quatre tragédies dont la plus connue est *Philanire* (1563), des *Elegia* et une traduction du *Christus Patiens*. Il mourut en 1576.

lassitude, soit que, pesant les mots, tu composes des poésies assaisonnées d'esprit, dépourvues de fiel, mais agréables au contraire avec le miel qui les imprègne; soit que tu composes tes tragédies dont la fatalité ensanglante le dénouement et qui soulèvent, à la représentation, des tonnerres d'applaudissements parmi le peuple. Et je ne suis pas assez inconscient, ni assez aveugle pour ignorer l'étendue du domaine que m'interdisent la probité et la bonne foi; je ne saurais employer les ongles, manier un canif désobligeant pour les Muses et offenser par des corrections les sacrées déesses. J'ai d'autant moins le droit de toucher à tes œuvres que mes forces sont moindres en matière poétique. Qui souffrirait qu'un Ethiopien définît la blancheur, ou qu'un aveugle parlât de l'éclat du vermillon? Chacun doit être le juste arbitre de son art, et l'artisan habile dans son métier est, en toute équité, son propre censeur.

XXXVIII

PRÉSAGE DE GUERRES CIVILES
DÉSASTREUSES EN FRANCE

A l'aurore respandit le feu de la Comète ¹, comme un glaive rutilant; à son coucher, l'astre nous menace de

1. Dans le dernier chapitre de l'*Histoire de Lyon* (p. 383-393), G. Paradin parle longuement de ces présages annonciateurs de la

malheurs et annonce la guerre. C'est que les peuples de l'aurore se préparent aux armes pour abattre les royaumes latins qui confessent le vrai Dieu. Et pourtant l'univers est devenu si sourd aux avertissements du Christ, estime si peu les présages célestes et les menaces des astres que le Celte en folie s'ensevelit dans les guerres civiles, s'ouvre ses propres entrailles et les engloutit toutes vives. Mais tandis qu'à la face du monde nous enfonçons le glaive dans notre corps, les Thraces nous apportent la ruine et le trépas; l'affreux Sélim ¹, profitant de nos aveugles discordes et de nos folles haines, va nous écraser dans un suprême désastre. De même, quand les rats et les grenouilles se battent dans les mares, le Milan accourt à tire d'ailes et emporte dans ses serres les deux armées.

XXXIX

ORACLE SACRÉ :
DIEU A CHOISI CE QUI EST FAIBLE, etc.

Dieu a choisi ce qui est le plus humble pour le porter

colère divine (Cf. p. 385 : *comètes, cératies cornues, lampes ardentes, torches, bolides...*). Le titre de cette poésie est à peu près le titre de ce dernier chapitre composé à la fin de 1572.

1. Il s'agit de *Sélim l'Ivrogne* qui fut sultan de 1566 à 1574; il engagea la lutte contre Maximilien et les Vénitiens qui le battirent à Lé-pante (1571). C'est autour de cette date qu'il faut situer la composition de cette pièce.

au plus haut faite : ainsi les plus petites pluies font taire les grands vents. Goliath, le géant farouche, faisait retentir les airs de ses menaces guerrières; et pourtant il fut terrassé par un enfant qui ignorait le métier des armes. Un arbre a beau porter sa tête jusqu'à la voûte céleste, une petite hache le jette par terre.

XL

AU SUJET D'ANTOINE GARIL¹, MON NEVEU,
AU MAITRE D'ÉCOLE
GUILLAUME MAGNIN²

Je félicite ce jeune homme dont l'ignorance, ô Guillaume, a eu le bonheur de s'initier, sous ta férule, à l'art des Muses. L'enfant possède un naturel heureux et un noble caractère; son âge est malléable et, comme la terre, propre à la culture. Tout cela pourtant est peu de chose, s'il ne s'y ajoute le souci d'une tendre jeunesse, le travail et aussi la main de l'artisan.

1. C'est le fils d'Antoine Garil et d'une sœur de Paradin, Pernette; il monte étudier au chapitre à partir de 1573, puis il reste au château pour faciliter ses études (*Mémoires*, p. 77-78); la même année, il mariait sa sœur aînée Prudence Garil. Il devait succéder à son oncle en 1589 et rester doyen jusqu'en 1641. Il avait deux frères plus âgés, Philippe et Justinien.

2. Ce maître de Beaujeu n'est pas connu; les Magnin dont il est question dans les *Mémoires* n'ont ni ce prénom, ni cette profession (Cf. p. 17, 55, 77, 83).

XLI

SUR LA MORT D'HENRI III, ROI DE FRANCE,
EPICIDIUM

Te voici donc étendu, sans vie, Francus², roi issu du noble sang troyen, souverain le plus puissant de l'univers. Dès ton jeune âge déjà, pieux otage, tu as délivré ton père de ses chaînes, lorsque, tout enfant, tu voyageas en Hespérie à travers les royaumes d'Espagne. Ensuite, fils du premier lit, tu as considéré le saint mariage de la nouvelle reine comme celui de ta chère mère³. Après la mort de ton frère, dont les destins furent hâtés par un poison cruel³, premier de France après ton père, tu dictes des lois à la Savoie. Enfin quand le roi eut payé le tribut fatal à la nature, la Gaule ceignit ta tête d'une couronne étincelante de pierreries, te porta au noble trône et t'oignit d'huile sainte, prince digne de pousser le fardeau du vaste

1. On se souvient de la légende, immortalisée par Ronsard, qui fait remonter la dynastie française jusqu'aux rois troyens.

2. Claude de France, morte en 1524, à 25 ans; François I^{er} épousa ensuite Léonore de Portugal, la propre sœur de Charles-Quint.

3. Allusion à l'empoisonnement du dauphin François, survenu à Lyon en 1536; le coupable, le comte italien Sébastien Montecucollo, fut écartelé. Ce drame mystérieux et effroyable a été romancé par Claude LE MARGUET, dans *Myrelingues la Brumeuse*.

univers. Ni la mollesse, ni l'oisiveté que corrompt le plaisir, ni la paresseuse nonchalance n'ont fait sombrer ton activité. Car aussitôt, une petite fille même éprouva la générosité de ton secours : elle met le royaume d'Écosse sous ta protection. Bientôt, tu chasses les Anglais du port de Boulogne, inclinant les fleurs de lys sacrées sur la mer étonnée. Puis l'Anglais pacifia son Irlande et dissipa avec ton aide la guerre civile. D'un côté, tu pousses par les armes Alexandre Farnèse sur son territoire; de l'autre, tu délivres tes sujets du blocus. Après une double victoire en Lorraine, la grande ville de Metz fut recouverte et c'est en vain que peu après on lui faisait subir un siège violent. Enfin, sous ta propre initiative, tu obliges à s'incliner dans un combat naval la Corse et les Génois; et pourtant les rivages sont redoutables dans les mers de Toscane. Vengeur déclaré de la liberté des peuples, à tous tu leur rends possible la constitution qu'ils ont librement choisie. Détruissant à ras du sol les ergastules de la misérable Siègne, ton courage triomphe à délivrer cette ville de ses entraves. Bien plus, la Germanie est rendue à son autonomie antérieure, et célèbre les bienfaits spontanés de l'aide française. Le port de Calais, après l'expulsion des Anglais, revient sous tes lois après avoir subi le joug étranger pendant deux siècles, mais la défaite de Flandre ralentit ta course victorieuse et t'invite à faire retentir l'agréable clairon de la paix. La concorde des rois scelle

sa sincérité dans des mariages : ta fille¹ et ta sœur² épousent des rois.

Une fois la sécurité rétablie, dans l'effervescence des fêtes nuptiales, dans le bruit des nobles hymens, tandis que tu te livres aux réjouissances, que tu luttas dans un tournoi à deux et que tu pousses, inquiet, tes chevaux fougueux, hélas ! le cerveau percé d'un éclat de lance, malheureux roi, tu rends l'âme dans cette horrible conjoncture ! Faut-il que tu aies mené à bien tant de guerres, dompté tant d'ennemis par toute la surface de l'Europe, pour que maintenant de cruels amusements, au cours de jeux solennels, nous apportent la ruine en te donnant la mort ! L'inclémence du ciel offensé a donc été si grande, ou le crime du peuple s'est-il déchaîné avec tant de fureur qu'un roi innocent et ami de la sainte piété a dû laver nos torts et nos crimes ? Est-ce parce que notre époque irrite la divinité par ses méchancetés et ses vices, que la criminelle a été privée d'un si grand roi ? O combien les desseins que Dieu a arrêtés dans le secret de sa volonté sont profondément cachés dans les replis profonds et ténébreux des destinées ! Regarde comme le cercle rapide de la vie entraîne les rois et fait rouler également les sceptres et les vils

1. Elisabeth de France épousait le roi d'Espagne, veuf de Marie Tudor.

2. Emmanuel-Philibert de Savoie épousait une fille de François I^{er}, Marguerite.

hoyaux. Ah ! que notre vue est émuoussée, que notre esprit aveugle voit mal l'avenir, puisque nous ne savons ce que doit amener l'heure du premier soir. C'est ainsi qu'après les joies suprêmes de l'âme, le deuil accompagne tristement la plus vive allégresse.

XLII

ÉPITAPHE DE CE MÊME ROI

J'ai enrichi mon royaume de nouveaux gages et j'ai étendu mes frontières en faisant attribuer à mon fils de nouveaux royaumes avec son mariage ¹. Délivrées de la servitude, la Germanie, les villes de Sienne, Calais et Parme reconnaissent qu'elles doivent tout à mes bienfaits. Œuvre plus importante, j'ai conclu une sainte alliance avec le courageux roi Philippe ², et le Duc de Savoie a recouvré la souveraineté de sa province. J'ai amené la paix et plutôt au ciel qu'il m'eût été permis de la ramener au milieu des troubles religieux en rétablissant la foi de nos pères. En attendant, grâce à la pitié du Christ, accueilli parmi les bienheureux, toujours

1. Avec Marie Stuart, reine d'Ecosse.

2. Allusion au traité de Cateau-Cambrésis.

puissant, je règne à présent par le côté le plus noble de mon être.

XLIII

DE LA MORT DU MÊME ROI HENRI II,
AU PRIX DE LAQUELLE
IL A RACHETÉ LA PAIX A SES SUJETS

L'oiseau prodigue de son sang ¹, qu'un pieux amour pousse à se larder de blessures, se perce la poitrine et, dans son ardeur, redouble avec son bec les coups mortels; de la plaie béante écume un sang qui coule dans le bec de sa progéniture. De sa poitrine ouverte, il répand la vie sur ses enfants; pour leur offrir un aliment, il se donne la mort; échangeant l'avantage pour le dommage, compensant la dépense par le gain, il se blesse pour faire vivre, il se tue par amour. N'est-ce pas ainsi, ô Roi, que tu as légué aux autres, en toute sécurité pour eux, la paix et la tranquillité, pour que nos intérêts fussent sauvégarvés par la rançon de ta mort ?

1. G. Paradin applique à Henri II, de façon assez inattendue, le symbole du pélican qui a été si répandu depuis le Moyen Age. Il y a là un souvenir des fêtes données à Lyon (16 avril 1559) en l'honneur du roi Henri II et racontées en détail par G. Paradin; devant l'Hostel de Ville un pélican figurait le dévouement du roi qui devait mourir moins de deux mois après.

XLIV

SUR LE MÊME ROI

Celui que l'univers dressé avec toutes ses forces n'a pu abattre, la folie du sort, profitant gaiement d'un jeu insensé, l'a abattu.

XLV

L'AVEUGLEMENT ET LE CRIME
DANS LE MONDE

Le monde est encore plongé dans un bruyant sommeil, et, enfoui dans la fange, il n'élève pas au-dessus de la terre qui l'alourdit ses yeux couverts d'écailles. L'esprit ne médite rien de saint, ni de céleste, mais rampe dans la misère comme un immonde pourceau. L'homme fait cas du vin¹, des voluptés, des turpitudes de Vénus, pratique le stupre et le crime, méprise la divi-

1. G. Paradin unissait dans une même haine l'abus du vin (il en usait) et l'amour : Bacchus et Vénus. Son parent, Jean Paradin de Louhans, écrivait sur le même sujet le quatrain suivant où l'on admirera la saveur de la rime (*Micropœdie*, 1546, Jean de Tournes) :

*Toujours Vénus est conjointe à Bacchus
Le Dieu du vin chaleureux de nature :
Dont bien souvent l'on voit mettre à bas culz :
Car le vin pur est provoquant luxure.*

nité du Christ ; et il vit dans la mort, sans la lumière du verbe saint : car, sans cette lumière, la vie est semblable à la mort. Le monde en effet erre aussi loin des rayons de la vraie lumière que tous les impies sont séparés du Christ.

XLVI

CONTRE UN ÉPICURIEN
VENTRU ET DÉBAUCHÉ

L'horrible pourceau qui méprise le culte de la divinité, se gonfle le ventre, soigne ses reins et le reste, n'occupe toutes ses journées à rien d'autre qu'à Vénus, à l'assouvissement honteux de ses passions et aux banquets : c'est le fléau de la table, le vaste gouffre qui engloutit les aliments, l'abîme destructeur du vin. Et vous cherchez d'où vient que le sac gonflé de sa bedaine est si proéminent, chez un homme sur lequel Bacchus et le bas-ventre exercent une autorité souveraine ?

XLVII

SUR UN SAULE ARRACHÉ
PAR UNE CRUE DU FLEUVE

Tandis que la Saône profonde, qui baigne de ses eaux de riches campagnes, emportait en période de crue

les arbres et les fertiles moissons, dernièrement, elle déracina des saules, les arracha de la propriété d'un autre et, après avoir été charriés, ils s'arrêtèrent sur tes rives. Tu demandes à qui ils seront, maintenant qu'ils ont été transportés ailleurs par le courant qui t'avait causé tant de dégâts en inondant tes champs. Voici qui est conforme à l'ordre des choses : après avoir subi les inconvénients du fleuve, que chacun en conserve les avantages.

XLVIII

LES ALPES ET VENISE, DEUX BASTIONS DE L'ITALIE, A PAUL RAMNUSIO ¹

De même que les cimes marmoréennes des Alpes sont la frontière solide de l'Ausonie, placées là pour que l'ennemi arrête ses pas devant ces sommets montagneux, de même la ville de Venise est, sur les ondes de l'Adria-

1. Le Vénitien Paul RHAMNUSIO fut en relations avec G. Paradin qui est une de ses sources pour l'*Historia de Bello Constantinopolitano* (1560); la deuxième édition (1634) reconnaît ces emprunts en les mettant, par erreur, sur le compte de Claude PARADIN dont les *Chronica* (sic) auraient inspiré Paul Rhamnusio.

tique, un rempart dirigé contre les attaques incendiaires des Grecs et des Turcs. Depuis longtemps Rome aurait fait connaissance avec les Ioniens et eût été mise en cendres par eux, si la mer de Venise n'arrêtait la force par la force. Voilà ce dont se souviennent les monts Cérauniens dernièrement inondés de carnage, tandis que le turc farouche prenait peur devant les voiles vénitienes ¹. Plaise au Ciel que loin dans l'avenir la Vénétie soulevée porte les armes pour le Latium sous des auspices aussi heureux.

1. Allusion à la victoire de Lépante, remportée par les Vénitiens sur les Turcs en 1571.



Eglise de Lantignié, détruite en 1868, dont la cure passa du chanoine Guillaume Masier à son frère en septembre 1573.
(D'après un dessin inédit de Léon Sanlaville)

IL

A JEAN MASIER ¹ : QUE LA FOULE ENSEIGNE DES ERREURS

Quelle erreur apporte autant de ruines aux malheureux mortels que la balance fâcheuse d'un jugement erroné. La foule juge inconsidérément ce qu'elle voit de ses propres yeux à nu et ouvertement ; elle ne pousse

1. C'est le plus jeune des deux Masiers qui étaient chanoines de la Collégiale de Beaujeu pendant le décanat de G. Paradin. Il est souvent question de lui dans les *Mémoires* de G. Paradin ; il servit de liaison

pas plus avant les regards de l'esprit. Mais le sage évalue tout à son juste prix et il estime les choses à leur poids même, sans plus. Il n'approuve pas ce qui est méprisable, mais n'accable pas non plus ce qu'on doit louer ; il n'a pas d'égards pour ce qui est sans valeur, comme si c'était de prix. Il ne souhaite pas l'exécution des arrêts déplacés d'un vulgaire stupide, car il sait que la foule engendre habituellement des erreurs.

L

SUR FRANÇOIS DE NAGUT ¹, FILS DE JEAN, SEIGNEUR DE VARENNES (A QUINCIÉ)

La foule croit qu'on peut deviner le lion dès ses plus tendres ongles et que des indices permettent de prévoir bien des événements futurs : je soupçonne que cet

entre Ant. Gryphe et Paradin (p. 11) ; devint curé de Lantignié (p. 73). Cf. p. 33, 57, 87.

Cette pensée est empruntée à la *Divine Philosophie* de J.-L. Vivès (§§ 3 et 4, p. 4) que G. Paradin avait traduite et publiée en 1550 (Lyon, chez Maurice Roy et Loys Pesnot).

1. Cet enfant est le descendant, à la deuxième génération, de Hugues de Nagut et de Françoise de Saint-Romain dont il porte le prénom ; son grand oncle était précenteur du chapitre de la Primatiale ; il dédie l'inscription tumulaire de son frère Hugues, composée par G. Paradin (LXXXVIII). Voici, du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e siècle, la série des Nagut : 1. Philibert de Nagut ; 2. Hugues de Nagut ;

enfant aura un jour une grande réputation; puisse-je être un devin véridique et un bon augure. Car cet enfant possède un corps faible, mais une grande âme et, dans sa frêle enveloppe, il cache d'immenses ressources.

LI

ÉPITAPHE DE SILVIA PICA,
COMTESSE DE LA MIRANDOLE

Cette pierre me recouvre, moi qui suis morte prématurément en donnant la vie, Silvia Pica qui tire mon origine des Césars. O mon fils, le même jour où tu as vu la lumière m'a apporté la mort; la première aurore de ta vie fut pour moi le début de l'éternelle nuit. Ma seule plainte, à mon agonie, fut de n'avoir pu contempler mon fidèle mari qui portait la guerre au loin. Vous cependant, mes sœurs, mettez un terme à votre douleur; que la cour ne retentisse pas de plaintes à mes funérailles. Si en effet les douleurs de la maternité m'ont torturée jusqu'à la mort, la paix sereine m'est désormais acquise et assurée.

3. Jean de Nagut (député aux Etats de Blois en 1588); 4. François de Nagut; 5. Roger de Nagut; 6. Joseph-Alexandre de Nagut (Cf. LOUVER, I, 315-316).



CHATEAU DE VARENNES
(Quincié près Beaujeu)

LII

DE LA VIE PASTORALE ET POÉTIQUE
A NOBLE SEIGNEUR PIERRE DE NAGUT¹
PRÉCENTEUR A LYON

La discorde civile avec ses guerres furieuses avait fait place à la paix tant de fois rebelle, quand une épidémie² et des miasmes pestilentiels envahirent notre Château.

1. Pierre de Nagut, frère d'Hugues, fut présenteur du chapitre de la cathédrale à partir du 1^{er} décembre 1572 et chanoine de Beaujeu la même année; résigna la cure de Quincy en 1574; mourut en 1584 (Cf. BEYSSAC, p. 162).

2. Cette pièce a dû être composée pendant la grande peste de 1577; nous savons que G. Paradin ne quitta pas le château pendant l'épidémie qui décima la ville de Beaujeu dans l'été de 1573.

Nous fuyons la maison en abandonnant le culte, je vais trouver moi-même les fertiles collines de Quincié¹ pour habiter trois mois durant la campagne près de votre domaine de Varennes. O retraites de la campagne, retraites douces aux dieux où les forêts remplies du babil de la source jaillissante accordent de tendres sommes sur la rive verdoyante. Là, toute la futaie et sa frondaison sacrée retentissent du cri bruyant de bataillons d'oiseaux; là, le rossignol se rit du coucou gémissant et sonore. Les habitants des cieus réservèrent à Apollon dans la campagne de Phocide les gorges de Cyrtha et les ondes sacrées dont s'enivraient jadis les poètes pour chanter des hymnes religieux. Un souffle pieux a ébranlé les tendres roseaux d'une haleine si puissante, l'éther a tant laissé tomber de rosée apollinienne, pour inspirer de délicieux poèmes, qu'on ne les croit pas empruntés aux sacrés sanctuaires de Dodone, ni au nombril de Delphes : mais c'est par la sainte volonté du ciel qu'une ardente inspiration s'empare de l'âme.

Le Berger éternel, propre gardien de son troupeau, a toujours communiqué ce souffle aux laboureurs et, tombant du haut du ciel, une pluie sacrée a toujours humecté la bouche des pasteurs. Témoin ces vols d'anges célestes qui ont chanté le saint berceau du

1. Les Paradins possédaient un domaine avec des vignes sur le territoire de Quincié. Cf. *Mémoires*, p. 33, 38, 50, 65.

Christ, charmant de leurs mélodies les campagnes qui apprenaient l'enfantement de la Vierge.

Pendant la nuit, tandis que, couchés sur le dos, les bergers gardaient près des halliers, veillant dans l'ombre, les premiers, ils ont noté à la voûte céleste les feux ardents des étoiles immobiles; les astres errants du ciel resplendissant qui vont au-devant d'elles dans leur révolution autour de l'Ourse boréale; et le monde qui s'appuie sur ses deux pôles; ils ont vu le soleil se diriger, par un cercle oblique, à travers les constellations où se succède la variété des douze signes, et comment il prolonge l'année par sa course à travers les lointains tropiques.

Prince et pasteur, le grand Abraham restaura deux anges à sa table : aussi empêcha-t-on le patriarche de sacrifier en immolant son fils enchaîné.

Le berger Israel¹, appesanti de sommeil, reposant son épaule sur une couche de granit, voyait un défilé de bienheureux gravir par échelons le chemin du ciel : c'était la foule innombrable issue des douze frères dont chaque tribu, chaque lignée, fit paître son troupeau en s'avancant par les champs de la grasse Idumée.

Bientôt le plus jeune², fuyant les bergeries paternelles, eut les honneurs du char à deux chevaux, gou-

1. Jacob.
2. Joseph.

verna Syène et l'Égypte : d'une chasteté légendaire, il fut le premier prince après le puissant Pharaon.

Au retour d'Égypte, un berger¹ parla avec Dieu; de son front une lumière s'irradiait comme des cornes; il promulgua des lois gravées sur des tables par l'ongle de Dieu. Il mesura le grain qui coulait des greniers divins et la manne, moisson de neige qui tombait du ciel; muni de sa verge, il ouvrit aux sources limpides une voie à travers le rocher. Vengeur sévère, il délivrait des reptiles venimeux les rebelles atteints d'une morsure fatale en élevant le céraсте d'airain fixé à un pieu.

Abandonnant ses troupeaux, le berger² de Thécoa annonce les désastres qui fondront sur la tête des rois : l'insensé Osias tua d'un coup de barre le prophète qui chantait les destins.

La paix, l'amour, la vertu, la piété et la bonne foi quittent les villes et entrent dans les bergeries, parce qu'elles aiment vivre une existence paisible au milieu de l'innocence. Le pasteur chante sa félicité sous leurs yeux, elles lui dictent les bornes de ses richesses dont il jouit, satisfait de son sort, sans rien souhaiter de plus. Voilà quelle pieuse vie convient à la jeunesse rustique; ainsi, avec l'inspiration d'en haut, le roi, l'enfant, le pâtre, le musicien honoraient le ciel avec ces muses.

1. Moïse.

2. Amos, originaire de Thécoa en Judée.

Un jeune adulte, presque un enfant, habitant les forêts, brisa les mâchoires d'un lion terrible et dompta un ours frémissant en lui serrant la gorge. Grâce à son innocence, avec les courroies d'une seule fronde, il força les bataillons palestiniens à prendre la fuite, tandis qu'il étendait à terre le géant Goliath et de son épée lui tranchait la tête.

Aussi, les poètes de cette espèce élèvent leur tête jusqu'aux astres, dépouillent les misères du siècle et parent leur vie de chastes mœurs. Loin d'ici, poètes corrupteurs de l'Enfer, vous dont le cerveau tourne sous l'impulsion de Satan, vous qui vomissez un chant funeste de votre bouche de serpent : tout poète de l'impure Vénus, qui célèbre les flammes jaillies de l'Achéron, entraîne avec son filet les Muses vierges dans un infâme lupanar.

Voilà ce que je chantais, seul, dans le bois sacré des Dryades, ignorant le vulgaire, fuyant la foule, quand bientôt l'Hellade fit écho à ces strophes en répondant sur un rythme semblable¹ :

« Le juste, le sage célèbre dans ses chants le Dieu infini de l'Univers; il est un étranger sur cette terre; il vit une vie pure dans le mépris des choses défendues ».

1. C'est une strophe sapphique comme les autres, mais elle est rédigée en grec.

LIII

CONTRE LE PORC

Porc vorace qui gonfles d'immondices l'outre de ton ventre, qui ne cultives que les actions hideuses de Vénus, celui dont l'esprit est égaré de ta folie, que seul l'aspect grossier du visage apparente à l'homme, celui-là se change en bête.

LIV

CORRUPTION DE LA DISCIPLINE MILITAIRE ¹

Foncièrement pervertie, la soldatesque de notre siècle trompe naturellement la bonne foi, puis ne rougit de rien ; elle nie Dieu, déchire le nom du Christ, blesse de sa haine farouche le culte sacré, souille de rapines sacrilèges les temples divins : un ennemi ne peut rien faire de pire. Dans les bras de leurs pères, les soudards violent de chastes jeunes filles, car ni la crainte ne les retient, ni la honte ne connaît leur visage. Ils dépouillent les laboureurs de tous leurs biens et, en

1. G. Paradin songe aux bandes qui ont désolé la France pendant les guerres de Religion et plus particulièrement aux cohortes protestantes qui ont ravagé le Beaujolais, Cluny, Mâcon et Belleville.

même temps, les rouent de coups de bâton jusqu'aux limites de la mort ; ils leur brûlent les bouts des pieds en pleine fournaise et les torturent en les approchant du feu, jusqu'à ce qu'ils dévoilent la cachette de leur capital intact et tout ce qu'ils ont amassé, même ce qui a été acquis par un honnête labeur. Ils conduisent au camp la débauche et l'infâme lupanar, débitent des grossièretés, suivent les courtisanes et les prostituées. Fuyant devant le danger, le soudard est prompt à détalier, sa dextre manque de vigueur ; quand il n'est que de bien parler, il est farouche, audacieux, de race intrépide.

Comment de tels guerriers pourraient-ils se mesurer de près avec l'ennemi, alors que Dieu n'aide les armes humaines qu'autant qu'elles sont loyales ?

LV

QUE LE PRINCE EST LA FONTAINE PUBLIQUE,
MAIS QUE DES CONSEILLERS CORROMPUS
LE CONTAMINENT PAR DES AVIS
MALHONNÊTES

Le Prince qui siège bien haut au trône suprême est une fontaine, une veine d'eau vive éternelle d'où jaillissent, pour tout le monde, des essaims de vertus : c'est là que

la foule puise les eaux pures de la piété. Cependant ils versent leur poison dans le flot royal, ces mauvais conseillers qui apprennent aux rois les lois impies et le crime.

LVI

LES DÉBUTS DE L'ÉGLISE DE LYON
A SIRE ETIENNE DE LA BARGE¹,
COMTE DE LYON ET ABBÉ D'IDRAC

Le conquérant Carthaginois était venu vers les antiques Pyrénées, barrières de la Gaule : dans ce pays, il est une Ile entourée de deux cours d'eau; les rochers des Ségusiaves se fendent et la crête d'une ville se dresse et s'élève sur les hauteurs pour former une citadelle idéale. C'est là que jadis, au milieu des guerres intestines, les nobles indigènes appelèrent les Allobroges à

1. Etienne de La Barge fit partie du Chapitre de la Primatiale de 1552 à 1602 (Cf. BEYSSAC, p. 171). Il était fils d'Antoine de La Barge et de Charlotte de Rivoire; il étudiait à Toulouse en 1554; devint sacristain en 1562; chanta en 1579; archidiacre en 1580 et fut ordonné prêtre en 1589. Il fut nommé Recteur de l'Aumône générale en 1575, 1581 et 1587; abbé d'Idrac en 1578. Le poème 56 doit donc dater de 1579 environ; il résume les premiers chapitres de l'*Histoire de Lyon*, de G. PARADIN.

Cinq autres membres de la famille de La Barge (originaire d'Auvergne) firent partie du Chapitre au XVII^e siècle : Louis (1525-1544), François (1540-1543), Guillaume (1542-1564), Gilbert (1542-1564) et Louis (1580-1583).

la frontière de leur royaume et la discorde des frères fit appel à des lois étrangères. L'heureux Plancus, d'abord, de la ville de Romulus, emmena une colonie au delà des Alpes, vers les deux fleuves, dans ces régions où la Saône, dans sa course incertaine, s'attarde dans une plaine verdoyante, ne sachant pas si elle doit retourner en arrière ou rouler enfin son flot dans les eaux rapides du Rhône. C'est là que le Gaulois a installé pour sa perte une petite Athènes; la foule, devant l'autel sacré des Druides, a pris peur des eaux qui engloutissent les orateurs, quand une faute reconnue a fait condamner une prononciation coupable ou une langue fruste : ainsi, ils lavent leur forfait au fond du fleuve et vont chercher une sinistre mort dans les gouffres jumeaux. C'est là qu'Albinus devait éprouver au cours d'une guerre la colère de son vainqueur Sévère : sa tête fière encore casquée était tranchée et ensuite envoyée à Rome pour le plaisir de la populace. Mais le peuple lyonnais, qui a toujours vengé son origine Ausonienne, s'est déchainé, le fer à la main, contre les tyrans latins. Cherchant à atteindre le trône, mais mis en déroute dans un sanglant combat, Magnence qui craignait pour sa personne se trancha la gorge. La première, la ville de Lyon abandonna jadis le culte des dieux païens; plongée dans le bain sacré du baptême, elle s'imprégna de la vie du Christ qui entra en elle par le souffle miraculeux de l'Esprit. Reniant les Jupiter

et les autels des faux dieux, elle renaît à la vie en échappant à l'antique corruption originelle; elle se joue de la gueule farouche du vieux serpent. Déjà tu étais à demi-mort, divin vieillard, meurtri de coups de poings, de coups de pieds, tu croulais sous l'ordure et la pierre, quand la foule te laissa mourir dans les liens et les fers en prison. Après tant de combats, Blandine, soutien de la phalange féminine, que de lauriers éclatants tu remportes ! tes épaules ont reçu les étrivières, ton dos a été déchiré par les lanières; le sabot et la griffe des bêtes ont ouvert dans tes flancs de douloureux sillons; après les fouets et le poteau, tu étais secouée par la main des bourreaux. Et puis Ponticus, un enfant, suivant les traces de sa mère, suçant la foi avec son lait, sachant proclamer le Christ par le cœur avant même de parler, se rit des cérémonies impies : rien ne le dompte, ni les châtements, ni le cruel effroi de la mort. Mais sans trembler, sans redouter un trépas avec son cortège de douloureux tourments, il offrit sa tête aux terribles haches. Vaincu et vainqueur en même temps, Attale, entraîné au milieu de l'arène du cirque, montre dans la lutte un exemple éclatant, il foule aux pieds l'immonde enfer et abat le démon. Enfin, un noble juriste, Epagathus, ne put supporter qu'on fît tant de massacres parmi une foule d'innocents et cet orateur offre spontanément ses services d'avocat à ses concitoyens; mais il blessa les oreilles d'un juge sourd aux arguments du droit et des

lois, il paya son dévouement de sa tête et, après s'être efforcé d'arracher ses compagnons aux périls du monde, il s'éleva jusqu'au ciel. Après lui, ce fut la boucherie, le massacre du troupeau dans l'écume et le sang, les citoyens de Lyon immolés et noyés dans leur propre sang; et nos fleuves se souviennent que la sacrée colline de Vénus vit couler sur ses pentes une telle quantité de sang innocent que l'Arar enfla, refoula ses ondes en arrière et laissa jusqu'à notre époque un souvenir du massacre : elle s'imprégna d'un embrun rose et fut pour cela appelée Sangona ¹ (Saône). Le Rhône, resserré alors par un nouveau prodige divin, promenait orgueilleusement sur ses rives des dépouilles sacrées, coulait plus rapide que de coutume, ébranlait les enfers et rendait ses derniers devoirs aux martyrs immolés. Chacun des deux fleuves, content du trésor qu'il renferme en son sein, enveloppe des ombres saintes; le plus célèbre emporte des cendres sacrées, l'autre du sang. Ainsi, plus le monde se déchaîne avec fureur, plus la piété du Christ s'élève vigoureuse d'un noble effort contre les pesants obstacles; elle croît davantage parmi ses pertes; elle émerge mieux au milieu des tourments et de tous les désastres. Voilà de quel lait s'est nourrie la jeune piété de l'Eglise chrétienne, pour

1. Etymologie pieuse — plutôt que véridique — du nom de fleuve gaulois *Saccona* (Saône); son autre nom *Arar* est probablement d'origine ligure.

grandir peu à peu et atteindre la maturité des ans. Aussi, après avoir obtenu par d'heureux succès un commencement favorable, nos ancêtres ont affermi ce pieux berceau de notre foi; nos ancêtres ont élevé au Christ des temples sacrés, établi des rites nouveaux dans les sanctuaires, un nouveau mode de sacrifices, un bassin lustral et les cérémonies expiatoires du culte saint. Une pieuse cohorte de pontifes, formée aux lettres humaines et divines, dicta des lois à l'univers dès les premières années. Leurs écrits, imprégnés d'une grave éloquence, sont encore verts et florissants, et ces monuments sont arrivés jusqu'à notre âge. O époque éclatante par ses lettres et par la pureté des cœurs, qui brilles par la vie et l'éclat du verbe céleste, combien notre siècle a produit en nous des hommes différents de ta génération.

Jusqu'à ce jour, le premier siège des Gaules s'est mis à édicter les lois de la piété, s'est édifié un tribunal sacré où l'on va chercher la connaissance du droit inviolable. A ses côtés est venue se joindre près des sanctuaires une vénérable assemblée de nobles, sénat suprême, issu de haute lignée, mais qui s'appuie sur la vertu plus que sur l'éclat de la naissance : il n'ont rien de vulgaire, rien de plébéien; ils sont tous de rang patricien. Inspirés par l'Esprit d'en haut, ils remplissent avec majesté les premiers rôles; aux premières places, ils garnissent les hautes stalles du temple; leur vaste cohorte répandue autour du chœur pratique les veilles : phalange aux

mains nettes de sang. L'ordre de leur place distingue la hiérarchie de ces soldats; leurs armes sont des prières; le sang qu'ils versent n'est fait que de larmes; au lieu de brandir des traits menaçants, ils profèrent de saints oracles; ils mettent en déroute l'armée des enfers par leurs harmonies sacrées. Tant cette église reste l'émule des mœurs primitives : aussi, exécrant la légèreté des croyances nouvelles, elle est florissante et vivra ainsi dans la sainteté jusqu'aux époques lointaines.

LVII

HORRIBLE FIN DE CEUX QUI SONT TOUJOURS HEUREUX (D'APRÈS L'HISTOIRE DE SAINT AMBROISE)

Ambroise entra dans la maison d'un homme très riche, d'un vieillard qui n'avait jamais connu les moindres revers. Sa vie s'était passée dans une série d'heureux succès, et le jour suivant était pour lui plus joyeux que le précédent. La Fortune au visage serein lui avait souri, accumulant toujours les richesses sur sa prospérité. Elle n'eut aucun retour et ne varia pas en dépit de son inconstance coutumière; mais elle lui resta florissante et ferme dans une félicité ininterrompue. Il avait marié ses filles avec une dot importante, heu-

reux de voir sa race se multiplier en elles : une brillante lignée de fils, naissant de ses filles, accroissait de biens variés sa maison et ses domaines. Loin de lui, sans aucune cesse, s'étaient éloignés le deuil, la tristesse, l'amertume, le souci, la douleur et toute l'engeance des maladies.

Le prélat voit que la ruine effroyable est menaçante et que le malheureux vieillard va subir ses destins ; il s'écrie aussitôt : « Citoyens, éloignez-vous d'ici ; Dieu ne peut être ici ; fuyons au loin sans tarder ! ».

Il était à peine sorti que, tout à coup, la terre s'entr'ouvre et engloutit jusqu'au fond du Tartare le vieillard avec son palais.

Le Puissant à qui tout réussit avec bonheur, conformément à ses vœux, doit savoir qu'il n'est pas loin de la colère de Dieu.

LVIII

COMMENT AU TOUCHER D'UNE LETTRE DE MON GRAND AMI, LE MÉDECIN GUILLAUME MANDY¹, LA FIÈVRE M'A QUITTÉ

On guérit mieux quand on a plus de confiance,
quand on a foi au médecin et qu'on met en lui tout

1. C'était un médecin de Villefranche qui fut échevin de sa ville

espoir de salut. Aussitôt que la lettre de mon médecin traitant eut touché ma main droite, la fièvre s'enfuit, comme si la frayeur l'avait chassée. C'est ainsi que la seule ombre de Pierre — inspiré de Dieu — repoussa jadis au loin les maladies des patients. Voilà comment la vertu pieuse de l'amitié me guérit, ô miracle ; et ce que les remèdes n'avaient pu réussir, l'amour l'a réalisé !

LIX

APOLOGUE D'APRÈS PAOLO EMILIO¹

Un oiseau d'un caractère infâme était tombé nu sur la terre et le pauvre, dépourvu de plumes, s'était glissé parmi les oiseaux. Déplorant son malheur, la gent vola-

en 1546, alors que son confrère, Louis Clerc, remplit les mêmes fonctions en 1543 et 1549. Les *Registres consulaires* de cette ville signalent un troisième médecin pour la période qui nous concerne ; les *Mémoires* de G. Paradin en font connaître un quatrième, *Durisse*, qui vient soigner les Paradin à Beaujeu (cf. *ibid.*, p. 39, 43, 45, 72) ; mais G. Paradin faisait surtout cas du médecin lyonnais Dallichères, auquel il eut recours (p. 74 des *Mémoires*) ; ce Dallichères (ou Jacques Daleschamps, d'après PERNETTI, I, 251), mourut en 1588 et avait son épitaphe dans l'église des Jacobins.

1. Il s'agit ici de l'historien italien accrédité à la Cour de France sous Louis XII et François I^{er} ; il était né à Vérone ; devenu *orateur* et *chroniqueur* du roi, il mourut au Collège de Navarre le 5 mai 1529. Paolo Emilio est surtout connu par les six livres de ses *Annales* qui parurent en 1516-1519, et par son ouvrage, *De rebus gestis Francorum usque ad annum 1488*, qui eut de nombreuses éditions. Il est une source commune de G. Paradin et de P. Ramnusio.

tile s'arrache les plumes du corps et les assujettit à celui de l'infortuné pour lui procurer l'avantageuse rapidité des ailes. Chacun lui apporte à l'envi des couleurs variées, afin de rendre plus paré que tous celui qui tout à l'heure était nu. L'autre en conçu de l'orgueil et, se rengorgeant avec les plumes d'autrui, il oublia qui il était, ne se souvint plus de ses origines. Prenant son essor de terre pour voler bien haut dans l'air limpide, il s'élève au-dessus des astres avec le secours d'autrui. Désormais il insulte les autres oiseaux, leur lance son mépris à tous de sa bouche insolente et enfin, dans son orgueil, attaque avec ses serres ses bienfaiteurs; l'ingrat se déchaîne sans cesse en querelles impudentes et il ne sait pas, l'impertinent, jouir de la paix établie. Cette attitude injurieuse d'une cruauté incroyable excite à la vengeance toute la nation des oiseaux : car leur foule même éclate enfin dans une colère farouche (même les âmes pleines de modération deviennent furieuses à force d'être blessées); serrant les becs, ils se dressent sur leurs serres crochues et se précipitent contre leur ennemi pour le corriger et le perdre. Dans l'attaque, chacun lui arrache les plumes qu'il a données, chacun parmi la foule reprend son bien quand il l'a reconnu. L'autre, dépouillé de ses plumes, se met à gémir; privé de tout et dénudé, il ne peut se soulever de terre avec son corps déplumé.

C'est ainsi qu'on dégonfle l'orgueil boursoufflé en

ouvrant le passage de l'air : il provoque ensuite le rire au lieu de susciter la pitié.

LX

SUR LE NAUFRAGE DU MONDE CHRÉTIEN

Est-il quelqu'un qui ait des entrailles d'airain ou qui soit issu de parents assez inhumains pour se désintéresser des deuils et des larmes de ce pauvre siècle? Notre génération criminelle a-t-elle donc supporté de voir renverser les droits de la patrie et la France grondant ouvrir l'ère des luttes civiles? Un nouveau cycle d'années sinistres nous a ramené une série innombrable de maux, comme si l'élan des sphères célestes nous les ramenait avec la révolution des astres. Hélas ! chlamyde sacrée au tissu nuancé, que la farouche cruauté des soldats a épargnée, voilà qu'un monstre à cent têtes te coupe en lamentables morceaux. Désormais la bergerie du Christ est divisée en deux troupeaux entre deux bergers, avec une double porte. Par l'une Céphas vient nourrir ses ouailles, par l'autre le schismatique Apollon.

O l'épouse du Christ, la fille de Sion, la mère des nations, la nourrice de l'Idumée est maintenant arrachée à elle-même et, avec ses deux têtes, ressemble à un monstre double. Toujours vide d'entrailles, Lycaon

enveloppe les troupeaux errants des brebis et les voraces molosses n'en restent pas moins silencieux et muets. Après s'être déchiré et ensanglanté la gueule aux haies, le sanglier sape les vignes sacrées de ses défenses en compagnie des loups gloutons qui ont revêtu l'innocente toison des brebis.

Agitant ses avirons cruels, le farouche Aquilon fouette les rochers de toutes ses tempêtes déchaînées, afin qu'un tourbillon féroce engloutisse la voile en lambeaux, la voile de Saint Pierre. La poupe qui s'ouvre en deux reçoit les flots soulevés par l'Aquilon et, trouée par les crevasses de l'hérésie, elle s'emplit de noires ondes. Sentine immonde où se déversent tous les fléaux de l'âme, la masse pesante des crimes enfonce le navire et les infamies le précipitent de leur poids accablant.

L'orgueil qui souille la faite des honneurs aux époques modernes, a précipité des séjours célestes aux enfers des troupes rebelles d'anges ailés. Ici la soif de l'or ramasse tout de son ongle d'airain : elle ouvre la large bouche de Crassus-et remplit sa gorge altérée d'un métal en fusion. Le vice languissant et efféminé répand, avec des flots de boue, ses flammes insensées dans les tavernes et souille les ondes qui purifient le crime originel. La pâle jalousie montrant ses dents blêmes consume les visages : bourreau de sa propre faute et s'infligeant à elle-même le châtement de sa fureur, elle se torture et se venge sur soi.

Ces redoutables Austers, le Caurus, l'Africus, le Sciron, Borée, Iapyx déchirent dans la nuit l'embarcation parmi d'impraticables Charybdes. Les rameurs, profondément assoupiés dans le vice, ne redoutent nullement les nuées qui tonnent contre les rochers, et les malheureux ne craignent pas davantage d'être plongés dans le gouffre où ils vont se briser.

Pourquoi les astres ont-ils envoyé tant de rayons menaçants¹. Pourquoi des bolides éclatent-ils en panaches resplendissants? Sont-ce donc des présages druidiques annonçant partout un désastre sanglant? O Christ, éternel soulagement de nos âmes, envoie enfin tes forces célestes; nous périssons; commande aux vents et puisse revenir la brise de la paix sereine.

LXI

SUR UN CERTAIN ASSASSIN QUE SA FEMME CLÉOPATRE COUPE EN MORCEAUX, COUSIT DANS UN SAC ET JETA AU RHONE²

Celui que sa femme avait coupé en morceaux et jeté dans le courant du Rhône avait évité les flammes et toutes sortes de supplices.

1. Cf. plus haut, poème XXXVIII.

2. L'événement s'est passé à Lyon en 1547 (cf. *Histoire de Lyon*,

MÊME SUJET

Faut-il donc avoir évité le bûcher et la potence pour être déchiré, malheureux, par la fureur de ma femme ?

MÊME SUJET

Après avoir mille fois donné la mort impunément, mis en pièces par les mains de sa femme, il a lavé dans les ondes ses vols et ses crimes.

LXII

QUE LES RICHESSES DE CE SIÈCLE
DIFFÈRENT DES RICHESSES CÉLESTES,
D'APRÈS SAINT GRÉGOIRE

L'âme perverse désire de toutes ses forces les délices du siècle que le hasard plus sensé lui a refusées; elle les convoite d'autant plus ardemment qu'elle en jouit

p. 308); cet individu de sac et de corde s'appelait Chanourry; G. Paradin lui reprochait plutôt son ivrognerie et sa méchanceté que ses crimes. Le nom de la femme semble être un nom de fantaisie.

moins. C'est l'habitude de nos vœux : ils s'orientent souvent vers le fruit défendu. Mais quand on obtient leur objet, on a bien vite le dégoût de ce que l'on possède; aussi peu à peu les voluptés vous inspirent-elles la nausée.

Et l'âme, sevrée des délices célestes, les méprise en dépit de leur étendue et, égarée qu'elle est, ne souhaite pas des richesses qui lui sont insoupçonnées. Mais si une fois, par la grâce de Dieu, elle a le bonheur de les goûter et si elle se rassasie des joies de la religion, elle ne connaît aucun dégoût de ces plaisirs, aucune borne à son désir, et son amour n'a pas de fin.

LXIII

ESPOIR DE COUR

Quand s'enfle l'espoir du courtisan, gonflé d'un léger vent, c'est alors qu'il croit être un Crésus ou un Midas. Il est heureux de vieillir près des rochers, près des accords de Circé qui, par son breuvage, métamorphose ses victimes en grillons et en pourceaux. L'indifférence des rois répond admirablement aux mérites des courtisans : ils emportent très peu et n'ont rien mérité.

LXIV

SUR L'INCENDIE
DU CLOCHER DE NOTRE-DAME
A VILLEFRANCHE 1

Gloire de la ville, ornement de sa patrie et parure du temple, la tour, avec son faite rayonnant de plomb doré, œuvre merveilleuse du saint édifice, la pieuse pyramide s'est consumée : elle s'ornait des armoiries des ducs issus du sang royal. Partageant la destinée du temple sacré, elle avait été naguère élevée par les subsides du Prince, par les contributions et les ressources du peuple.

La cloche même laissa couler jusqu'au sol son métal liquéfié, lançant dans les flammes une pluie d'airain pareille à un fleuve; aussi, les autels et le sanctuaire s'échauffent-ils par l'effet du métal en fusion; à travers les ruisseaux de bronze, roulent en s'y mêlant des filets d'or. Une partie se frayant un passage à travers

1. Cet incendie eut lieu le 23 août 1566. Voici en quels termes Pierre LOUVET décrit la flèche primitive (p. 20, *Histoire de Villefranche*) :

« L'an 1518, l'église du clocher fut faite la plus belle de France : elle était d'une hauteur excessive, octangulaire, de fine ardoise, façonnée en écailles de poisson; les angles garnis de grandes plaques de plomb d'où étaient tirés force chardons avec leurs tiges, feuilles et fleurs de même étoffe que le tout doré et azuré; ladite église avait trois galeries qui l'entouraient ».

les fissures multiples de la voûte coula jusqu'aux tombeaux qui abritent depuis longtemps de pieux défunts; l'autre partie s'est glacée et durcie pour adhérer en stalactites au sommet de la voûte.

Celui qui alluma l'incendie sacrilège de la tour sacrée était digne d'être brûlé dans les mêmes flammes, d'avoir les membres distendus par les rayons de la roue et de repaître, le malheureux, les corbeaux becquetant parmi ses entrailles en lambeaux, ou, après avoir souffert mille morts, d'expié son crime infâme dans les fouets, les roues, la flamme, par la corde et l'épée.

LXV

SUR UNE JEUNE FILLE
DÉVORÉE PAR UN LOUP
PRÈS DE ROMPONT 1

Un cultivateur avait quitté sa maison au clair de lune et sa tendre fillette l'avait aussitôt accompagné. Caché par derrière, un loup ravit la jeune fille dans sa gueule cruelle, emporta son corps et bientôt l'eut entièrement dévoré. Le père poursuivit le ravisseur à travers des endroits déserts et détournés, et eut la douleur de

1. Dans son *Histoire de Lyon* (p. 385), G. PARADIN, racontant les misères du temps, évoque des invasions de loups : « Des loups, toutes ces années passées, ont dévoré des enfants; voyez, du temps même

ne rapporter chez lui que des ossements presque à moitié rongés. O malheureux père, faut-il que tu aies engendré cette fille pour la pleurer et pour la voir tristement servir de pâture à des loups furieux ? O quelles colères divines n'avons-nous pas amoncélées sur nos têtes pour que nos propres entrailles doivent être déchirées par des bêtes !

LXVI

AU LYONNAIS HECTOR BERNOUD

J'ai vu tout dernièrement des vers nés des loisirs de Bernoud : dignes fruits de ton talent. Mais tu me pares, sans que je les mérite, des louanges qu'on accorde au sage, et pourtant je ne suis pas suffisamment connu de toi. Quel que je puisse être, je n'en deviens pas moins désormais ton ami, parce que tu es pieux et digne d'être

que j'écris cette plainte, se sont les loups rués sur plusieurs enfants qu'ils ont cruellement déchirés en ce pays du Beaujolois, comme des filles âgées de douze à quinze ans, auxquelles ils tiraient les corées hors du corps, et, après les avoir mangées, ils laissaient le reste du corps aux champs.

Le 24 juin 1572, en plein été, les loups enlevaient un mouton du troupeau de G. Paradin à Andillié, près de Beaujeu. Ce lieu-dit de Rompont (ou Rampont) paraît situé sur le territoire de la commune des Ardillats, le long du ruisseau qui descend d'Amignié vers l'Ardière (Cf. M. Audin, *les vieux Moulins à papier du Beaujolais*).

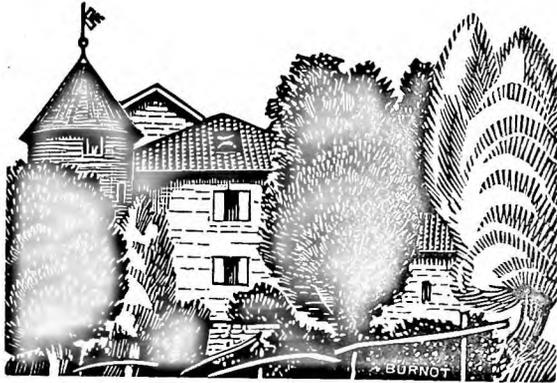
entouré d'un pieux honneur, parce que tu cultives les Muses que j'aime ardemment : une affection réciproque lie des personnes qui ont des goûts identiques.

LXVII

A NICOLAS DE GOUTTE¹

Les modestes débuts s'amplifient avec de faibles accroissements : de même un faible impôt réalise un grand amoncellement de richesses. La source grossit en fleuve, le fleuve déborde et déverse son fardeau dans la mer qui le lui redonne. C'est ainsi qu'une mer d'azur est alimentée de très petites gouttes à l'aide desquelles voguent les navires avec leurs richesses ; grâce à elles, les navigateurs assurent le commerce du monde. Et pourtant, regarde : est-ce qu'une menue goutte engendre à l'homme beaucoup de biens ? Ici toutefois, d'une Goutte bien meilleure, rejaillit un flot de langage plus agréable que n'importe quel vin pur.

1. Ce personnage est peut-être apparenté à Jean des Gouttes de Lyon qui écrivit l'histoire de *Philandre, Passerose*, et traduisit les œuvres de l'Arioste (1544). Il est le prédécesseur de G. Paradin au décanat (1549-1554, date de sa mort).



Manoir d'Appagnié

ruiné en 1890, dont les vins alimentaient parfois, dans les mauvaises périodes, les caves des chanoines de Beaujeu
(D'après un dessin inédit de Léon Sanlaville)

LXVIII

ÉPITAPHE DE PHILIPPE GAYAND¹, MON COUSIN

Ayant accompli sa destinée, Philippe Gayand gît
ci-dessous : son être est partagé entre le ciel et la terre.

1. Ce chanoine remplit les fonctions de sacristain au chapitre de Beaujeu, donna sa démission en 1557; il dut mourir vers 1565; son neveu, Pierre Gayand, lui avait succédé. Il semble, par une confidence

Son âme, transportée après la mort vers les rivages éternels, est retournée au séjour d'où en naissant elle avait été tirée autrefois. Le corps sommeille sous le sol jusqu'au jour du jugement où il comparaitra devant le tribunal céleste. Personne ne fut mieux pourvu que lui en présents divins, soit en beauté, soit plutôt en richesses spirituelles. Sa parole était si estimée, son éloquence si abondante et si puissante qu'il forçait ses adversaires à le suivre malgré eux. Enfin, profondément éccœur des ravages de la guerre civile, tourmenté à la fois par la vieillesse et les maladies, il passe de vie à trépas.

LXIX

CONTRE CEUX QUI DISENT ET NE FONT PAS

Il est des gens déshonorés par le crime, qui se nourrissent au sang du peuple et qui, devant la foule, éclatent comme la foudre dans les temples. De leur voix, ils montrent le chemin du ciel, par leurs actes celui des enfers : ils enseignent de la voix ce qui est bien, cherchent le mal dans leur cœur. Ils tirent une chose de

des *Mémoires* (p. 37), que ce chanoine ait eu une cave bien approvisionnée et que la tempérance n'ait guère régné autour de lui.

leur bouche, en cachent une autre dans leur poitrine, et ils font tout, sauf ce que leur bouche annonce.

Mais la vie a plus de portée que la langue : mieux vaut vivre dans le bien que dire de pieuses paroles et agir à rebours.

LXX

DE L'ÉPITRE AUX CORINTHIENS I, 13

Quand j'aurais toute l'éloquence d'une langue humaine, quand je parlerais avec le verbe puissant d'un augure céleste, quand les oracles s'insinueraient dans mes sens, que mon âme prophétique me ferait annoncer beaucoup de choses à venir, que la Divinité me dévoilerait le mystère des destinées et tout ce qui se cache à travers les constellations du ciel, quand ma foi chrétienne pousserait vers Dieu les monts inébranlés et transporterait même sans relâche leurs sommets au loin; quand je partagerais de tout cœur mes biens entre les indigents et que ma droite bienfaisante nourrirait des troupeaux de malheureux, quand je jetterais tout mon corps dans des flammes violentes pour l'y faire consumer et qu'une très pieuse ardeur me pousserait à affronter la mort : tout cela pourtant n'est que le tintamarre d'une marmite creuse, si l'on n'y ajoute le céleste amour du prochain.

LXXI

PENSÉE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE :
« TU SAIS DANS LA MESURE OU TU FAIS »

Saint François avait souvent ce mot à la bouche : ta science, ô toi qui enseignes, a l'étendue de tes propres actes. En appréciant l'enseignement à la mesure de l'action, le saint vieillard a considéré les paresseux comme des ignorants.

LXXII

QUE LE POUVOIR DU ROI VIENT DE DIEU
(ROMAINS XIII)

Qui aura assez d'audace pour braver les rois et pour parler contre les foudres sacrés? Car toute vertu vient de Dieu et il faut craindre le pouvoir du Roi qui a sur les hommes droit de vie et de mort. Le roi est la véritable image de Dieu gouvernant le monde : les paroles royales ont une force et un prestige divins. Aussi, celui qui se révolte contre l'autorité du roi et se décide à des combats sacrilèges, celui-là, quel qu'il soit, a perdu la raison.

LXXIII

AU FRONTON DES ŒUVRES D'AUSONE
RETROUVÉES DEPUIS PEU,
AU R. P. ABBÉ ANTOINE D'ALBON

Le consul Ausone prend garde que la décrépitude de l'âge n'ensevelisse ses verts lauriers, ses haches engagées dans le faisceau, l'honneur curule que Rome discerna aux Muses ou la trabée blanche aux bandes purpurines que portent les plus hauts dignitaires du Latium; qu'enfin l'oubli n'emporte le souvenir de son consulat : car il laisse, gravés pour l'éternité, les monuments d'un génie sacré et une œuvre digne de la lumière éternelle.

Une dernière partie de cette œuvre, dont on regrettait la perte et qui était cachée, a été retrouvée vivante sous tes auspices, ô prélat, rejeton éclatant de l'antique Albon¹, et digne des aïeux issus d'une si grande souche!

1. Ce poème de 19 distiques est antérieur à 1560, puisque Antoine d'Albon fut archevêque de Lyon depuis cette date jusqu'à 1573. Écrit en 1557 et placé en tête de l'édition d'Ausone (1558, Jean de Tournes), il y est dédié à Antoine d'Albon, abbé de Savigny et de l'Île-Barbe, qui fit les frais de cette édition complétée par la découverte d'un manuscrit d'Ausone au monastère de l'Île-Barbe. Cette découverte est due à Etienne Charpin, prêtre de Lyon, qui en dirigea la publication; G. PARADIN, dédiait à Etienne Charpin, la pièce suivante

Race aussi vieille que le monde, plus ancienne que toute antiquité, qui remonte aux anciens rois des Allobroges.

Tu as d'abord arraché à la mort le poète Ausone qui sombrerait et voici qu'il a vaincu la mort, qu'il lui échappe et vit de nouveau. L'Aquitaine reconnaissante reporte sur toi le mérite d'avoir retrouvé son poète : l'un et l'autre Ausone te doit la vie.

LXXIV

ENCORE SUR L'ŒUVRE D'AUSONE

Richement pourvu de tous les rythmes, le poète Ausone s'élançait dans les nues, avec tout l'éclat d'une seconde et tardive naissance. Le poète se plaignait qu'une partie seulement de lui-même vécût, et comprenait qu'il lui manquait l'autre moitié. L'une vivait, et l'autre, ensevelie dans l'ombre, ignorait encore les suffrages sacrés de la postérité. L'œuvre semblait une défunte animée, un avorton pourvu de vie, puisqu'elle était partiellement morte et en partie survivante.

(LXXIV), la même année; dans cette édition d'Ausone, dont les bibliographes ne tiennent pas assez compte, on trouve encore une pièce (page 210) qui attribue également le mérite de cette découverte à Guillaume de la Barge, chanoine de la cathédrale de 1542 à 1564 (Cf. Beyssac, p. 161).

Etienne Charpin¹ ne supporta pas de voir le poète marqué d'une tache telle qu'il n'était plus qu'un monstre mutilé et affligé d'une double nature. Sa vigilance arracha aux gouffres de l'éternité l'œuvre d'Ausone qui était devenu presque un cadavre sans vie, que les vers et les mites, engéance odieuse aux Muses, et que l'âge dévoraient, telle une vieille à la dent pourrie. Maintenant que les jointures en ont été étroitement assemblées, les deux parties se tiennent et l'on dirait que les deux corps vivent en un seul. La poésie d'Ausone ressuscitée voit le jour, maintenant qu'on a essuyé la poussière fétide qui ternissait sa blanche vétusté. C'est ainsi que les sculptures recouvrent leur splendeur quand on en fourbit le métal, et que les vieux bronzes étincellent après qu'on en a décapé la rouille. Que la renommée du poète Bordelais soit pour toujours éclatante, que sa gloire soit éternelle et son œuvre, pleine de fruit !

LXXXV

AU JEUNE JEAN PARADIN

Veux-tu que Dieu et le Ciel te soient propices et te favorisent ? Sois avant tout un enfant bon et pieux.

1. L'édition capitale des œuvres d'Ausone par J. SCALIGER (chez A. Gryphe, Lyon, 1574), plusieurs fois réimprimée (1575-1579), s'appuyait surtout sur deux vieux manuscrits dont l'un appartenait

C'est honorer Dieu suffisamment (en le vénérant à l'autel du cœur) que de l'imiter vraiment par sa bonté.

LXXXVI

SUR DEUX OISEAUX,
LE COUCOU ET LE VERDON

Le coucou pond en cachette ses œufs dans le nid d'autrui et laisse à d'autres le soin de les couvrir. Ensuite la couvée adultère déchire avec ses griffes ceux de l'autre race : voilà comment elle témoigne sa reconnaissance pour l'hospitalité et la subsistance qu'elle a reçues. Celui-ci redouble sa syllabe plaintive et la ravale autant de fois, printanier amant parmi les oiseaux moqués. On appelle vulgairement coucou (cocu) celui qui a une femme infidèle : il serait plus exact de l'appeler verdon. Le premier glisse secrètement sa progéniture dans un nid étranger, celui-ci couve la nichée d'un autre qui doit chasser la sienne.

à Etienne Charpin de Lyon, et l'autre à Jean Tilly d'Angoulême (cf. édition, p. 3). Or cette poésie s'inspire de deux distiques que le poète Nicolas BOURBON DE VANDEUVRE a composés et qui sont placés en tête de l'édition de 1548 (chez S. Gryphe à Lyon).

LXXVII

CONTRE LE CULTÉ DÉVOYÉ DES DIEUX

Qui ne s'étonne de voir désormais adoptée dans les mœurs de notre Gaule cette mode d'honorer les dieux par des festins, ces dieux que jadis des nuits passées dans les jeûnes pieux, que les larmes et les prières ont relégués dans leur Olympe? C'est donc que ces orgies plaisent aux divinités du ciel? C'est plutôt Bacchus et l'Enfer qui aiment ce genre de culte. Alors que, par les jours de fête, la décence sied davantage à la foule, la populace avinée étale ses folies devant les portes du temple.

LXXVIII

SUR LE TRIBUNAL PRÉSIDENTIAL
INSTITUÉ A LYON,
POUR LE PLUS GRAND PROFIT DU PUBLIC¹

Dernièrement encore, Lyon se faisait rendre justice à de lointains prétoires et achetait trop cher le secours

1. En date de 1551 par Henri II, *Pour l'abréviation de la Justice* (G. PARADIN, *Histoire de Lyon*, p. 351).

de la loi; car on perdait ses biens en les épuisant par les dépenses inutiles de lointains déplacements et il n'en restait plus pour avantager le gain d'un procès. En considération de ces inconvénients, le Roi a établi dans notre ville un tribunal pour apporter assistance et secours à notre patrie. Chez nous siège le souverain juge d'une cour équitable et bonne : c'est l'autel où se réfugient les bons, l'écueil où les méchants font naufrage.

LXXIX

A HENRI II,
ROI TRÈS CHRÉTIEN DES GAULES¹

Tout ce que possèdent les rois pour leur mériter le nom d'heureux, tout cela, ô Roi, t'est échu à toi seul. D'abord un visage plus auguste que toute figure humaine, le charme gracieux d'une voix qui part d'un cœur sain. Ajoutons-y deux fils, astres jumeaux éclatants, dignes de Castor et de Pollux, et ta sœur Margue-

1. Cette poésie est du début de 1551, antérieure à la naissance du futur Henri III; les évocations mythologiques montrent d'ailleurs que l'auteur est près de sa jeunesse; enfin les derniers vers évoquent la conquête des trois évêchés.

rite qui a baigné son génie dans les ondes de Castalie. Tu as un empire qui s'étend au loin, riche d'un climat salubre, agréable par sa situation, fécond en blés et en vins. Voici pourtant qui tient du prodige : tu ne permets pas que les citadelles goitreuses¹ et les terribles ulcères lui rampent sur la gorge. Œuvre de haute importance : les malheureuses populations du Rhin ont, grâce à toi, recouvré leurs lois et leur indépendance.

LXXX

AU RÉVÉREND PÈRE DANS LE CHRIST,
JEAN-BAPTISTE ALAMANNY,
ÈVÊQUE DE MACON²

Les qualités que le fameux apôtre de Cilicie souhaite au prêtre, ta vertu et ta noblesse t'en ont enrichi. Ton âme ne connaît pas le moindre crime, mais le bien; ni la jalousie ne t'inspire, ni tu n'es coupable d'aucune

1. Cette allusion originale et discrète à la proscription de la Religion réformée rappelle que G. Paradin a toujours redouté des représailles de la part des protestants, et aussi qu'il a traduit des ouvrages de médecine.

2. Florentin de naissance, fils du poète italien secrétaire de François I^{er}, il fut confesseur et aumônier de Catherine de Médicis; nommé évêque de Mâcon en 1558, il mourut dans sa ville épiscopale en août 1582 (Cf. SEVERT, *Chronologia*, II, 217 sq.). Son frère Luc lui succéda.

faute. Tu fais briller aux yeux de l'univers l'exemple des chastes mœurs : devant toi la vie du Christ a levé son flambeau éclatant. Et nous, suivant tes saintes traces, dans ton sillage si lumineux nous ferons notre chemin.

LXXXI

A FRANÇOIS DE BUSSIÈRES,
JURISCONSULTE FAMEUX¹

Jadis Dodone ne fut pas visitée d'une assistance aussi nombreuse que le peuple qui vient user le seuil de ta maison : il accourt en masse chez toi consulter les sacrés oracles du Droit et t'accorde la même foi qu'on apportait jadis à Delphes en Béotie. Et toi, dont la concorde est le principal souci, tu ne fais pas la moindre place aux avocats braillards et aux procès. C'est donc à bon droit que les deux têtes de Brouilly² se dressent avec leurs cimes jumelles : celle du droit éclatant et celle du bon vin, nectar sans mélange.

1. Fameux avocat et juge de Beaujeu qui avait épousé Marie de La Tour; il eut cinq fils et deux filles qui entrèrent presque tous dans les ordres (Cf. *Louvet*, par GALLE et GUIGUE, I, 119).

2. Cette allusion à Brouilly prouve que ses crus étaient réputés et que F. de Bussières possédait des vignobles en ces parages.



Portrait de Sébastien Gryphe

LXXXII

AU TRÈS SAVANT PIERRE LAUNAY ¹

Launay, de naissance éclatante, illustre l'Armorique; la Bretagne l'honore comme l'oiseau rare. Par les fruits de son génie, il claironne la vertu dans le monde, se montre l'ennemi acharné du vice et du crime pernicieux. Dans ses pièces de théâtre, il met en scène des rois et fourbit les armes du prince avec des pierres sacrées. Que si jamais les oreilles s'ouvraient à ses discours, oh ! nous aurions vraiment un royaume heureux sous des rois sages.

LXXXIII

SUR LE PORTRAIT
DU TRÈS CÉLÈBRE IMPRIMEUR
SÉBASTIEN GRYPHE
D'HEUREUSE MÉMOIRE

Cette franchise du visage, comme un reflet authentique de l'âme, étale sur un front plein de droiture ce

1. Le dédicataire s'appelle en réalité Pierre DE BOAYSTUAU dit LAUNAY; historien et littérateur, il naquit à Nantes et mourut à Paris en 1566. G. Paradin retient surtout de ses œuvres le *Théâtre du Monde* qui eut 20 éditions, et l'*Histoire de Chéltidonius Tigurinus* (1557) sur

qui se cachait à l'intérieur : une science universelle, un soin attentif à rendre service au peuple, la sincérité dans une âme pieuse et la connaissance de trois langues.

LXXXIV

LES EMBLÈMES DES IMPRIMEURS FAMEUX
JUSQU'A ANTOINE GRYPHE
ET JEAN DE TOURNES

Un profond oubli avait déjà complètement étouffé les tristes Muses et il n'y avait pour leur troupe sacrée aucun espoir de vivre, quand l'ancre des Aldes¹ fut jetée en pleine tempête et immobilisa de son poids l'esquif apollinien qui partait à la dérive.

Puis Froben² éleva de sa dextre les deux serpents, Froben qui aime sagement le droit et la simplicité.

Ensuite le monstrueux Gryphon³ emporte jusqu'aux

l'Institution des Princes chrétiens. Cet auteur fait l'éloge de G. Paradin aux pages 131-138 du *Théâtre du Monde*, qui sont inspirées de lui.

1. Les Aldes avaient pour armes une ancre dont un dauphin enlace la tige.

2. Froben, imprimeur à Bâle, avait pour emblème un bâton surmonté d'une colombe; deux serpents enroulés autour du bâton dressent la tête vers la colombe; quatre devises (dont une en hébreu et deux en grec) encadrent le tout. G. Paradin ne retient que la quatrième en latin : *prudens simplicitas amorque recti*.

3. Les armes parlantes de Gryphe (griffon) étaient encadrées de la devise : *Virtute duce, comite fortuna*. Paradin en cite une autre rédaction : *Virtutis fortuna comes*, qu'il a fait graver sur une pierre sculptée;

VIRTUTE DUCE,



n° 8

COMITE FORTUNA.

astres la vertu qu'accompagne étroitement le vol léger de la Fortune.

Tournes¹ enroule une double vipère autour du globe terrestre : il demande de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas pour soi-même.

Grâce à vous, la cohorte des Muses, presque morte, a retrouvé la vie et a relevé fièrement la tête parmi l'élite de la nation.

LXXXV

AU TRÈS SAVANT JEUNE HOMME
ISAAC CASAUBON²

Bien que je reste caché à la maison, comme une tortue ou un pauvre ver anonyme, et bien que je ne puisse, telle la taupe qui creuse, supporter la lumière du jour, tu m'obliges néanmoins à sortir de ma cachette pour voir le soleil, comme quelqu'un qui a subi trop longtemps l'obscurité d'une prison souterraine. Son œil chasseur à la vue émoussée et souffre d'un brouillard; il ne lui

cette pierre datée de 1573 est encore visible à Beau'eu. Claude Paradin lui a fait un sort dans ses *Devises* (p. 191, éd. de 1622).

1. La devise de Jean de Tournes était la maxime bien connue :

Quod tibi fieri non vis alteri ne feceris.

2. Cet humaniste français étant né en 1559, G. Paradin n'a pu faire sa connaissance que peu de temps avant 1581, date de la publication de ses *Epigrammata*; c'est ce que confirme d'ailleurs son allusion à sa mauvaise santé.

est pas possible de supporter l'éclat d'un soleil resplendissant. Et quoique tu m'aies demandé des renseignements dont je suis trop peu sûr et qui dépassent ma compétence, que le sort en soit pourtant jeté une bonne fois en dépit de son incertitude. Que si j'ai à en rougir plus tard pour avoir poussé trop loin la présomption, tu seras coupable d'avoir exigé un service et moi d'avoir montré trop d'audace.

LXXXVI

SUR LA VILLE DE LYON
RAMENÉE A LA CONCORDE
AU RÉVÉREND SEIGNEUR PIERRE D'ÉPINAY¹,
ARCHEVÊQUE PRIMATE DES GAULES,
COMTE ET EXARCHONTE DE BOURGOGNE

Naguère la célèbre ville de Lyon était en proie aux discordes religieuses et avait criminellement tourné contre elle les armes de la guerre civile. Les glaives impies jetaient des lueurs à travers la cité bouleversée, et l'on ne voyait alors que le fer, le soufre et la flamme. De toutes parts, les travaux de Mars brandissant de

1. Pierre d'Épinay fut archevêque de Lyon de 1574 à 1599; après avoir été lieutenant du roi, chanoine-comte, doyen, il succédait en 1574 à A. d'Albon. Le titre d'*exarchonte* était attribué aux archevêques de Lyon depuis 1158 à l'instigation de Frédéric de Bourgogne. G. Paradin fait allusion à l'*Exhortation au peuple du diocèse*, de Pierre d'ÉPINAY.

terribles présages de mort et les crimes fondant sur toutes les classes de gens, jusqu'au jour où, comme pasteur, tu entras dans les pieuses fonctions du premier siège des Gaules, et tu rappelas les troupeaux divisés à la religion primitive. Désormais les citoyens se laissèrent docilement fléchir et les présages du ciel en courroux se turent bientôt à ta voix. L'Esprit Saint, du haut des cieux, est descendu en pluie sur ta bouche quand tu parlais au peuple, te donnant l'éclat de la flamme. La foule se presse dans les églises, s'y rassemble en un seul corps, étroitement unie, elle qui auparavant était déchirée. Certains que l'erreur égarait se repentent tellement qu'ils rougissent au souvenir de leur faute. La paix a été rendue à la cité, désormais, sur ton exhortation, on n'honore plus qu'un Dieu, un Roi, une Loi.

LXXXVII

AU RÉVÉREND SEIGNEUR
CLAUDE CHALMAZEL ¹,
DOYEN DE LA SAINTE ÉGLISE DE LYON

Naguère encore la Noblesse, détestant les Muses, se faisait gloire d'être restée inculte. C'est alors que

1. De Talaru de Chalmazel : fut reçu chanoine le 4 août 1548; il étudiait à Paris en 1549, à Toulouse de 1553 à 1556; bachelier en 1557 et licencié en 1560; devint chantre en 1549; archidiacre en 1574;

l'homme ennemi avait infesté d'ivraie les champs des chrétiens, et le sol n'avait fourni que des ronces et des épines. Un soc funeste avait desséché la semence sacrée : pas de moisson, pas de chaume, pas d'épis, point de récolte, jusqu'au jour où, dans notre siècle, les études redevinrent florissantes, où le champ du Christ fut de nouveau moissonné avec la faux de Delphes. Car la vicissitude des temps a tellement changé les mœurs que les Muses sont à présent l'honneur des hautes familles : aussi la sainte église n'a-t-elle pas produit plus de héros que cette noblesse quand le siècle était à peine commencé. Parmi eux a brillé au premier rang la pourpre cardinalice des Talaru, souche vivace qui t'a donné naissance. Leur noblesse remonte plus loin que les âges reculés; sans cesse elle s'enfle et s'alourdit d'une portée de vertus. Quand les années ont durci le bois d'un arbre dans nos vergers, il est plus propre à fournir des fruits succulents; de même, toi qui es né d'ancêtres considérables, ta seule vertu t'a élevé au poste le plus haut et le plus honorable du temple. Peut-être te verrai-je un jour, en vêtement épiscopal, faisant paître ton troupeau de ta voix sacrée, la houlette en main.

diacre en 1575; doyen le 3 août 1580. Cette dernière date fournit un *terminus post quem* à notre poésie. Claude Chalmazel devait mourir en 1611; sa famille avait fourni des archevêques au premier siège des Gaules (Cf. BEYSSAC, *les Chanoines de l'Église de Lyon*, p. 169 et 316).

LXXXVIII

AU DIEU TRÈS GRAND,
A LA MÉMOIRE ET AU REPOS ÉTERNELS
DE HUGUES DE NAGUT¹, TRÈS ILLUSTRÉ
ET TRÈS HONORABLE CHEVALIER
DE L'ORDRE SACRÉ DE MALTE,
TRIBUN DE L'ORDRE DE JÉRUSALEM,
GRAND MARÉCHAL,
APRÈS ÊTRE PASSÉ
PAR DE NOMBREUSES DIGNITÉS,
PIERRE DE NAGUT, PRÉCENTEUR
DE LA TRÈS SAINTE ÉGLISE DE LYON
A FAIT ÉLEVER CE TOMBEAU
ET L'A DÉDIÉ

Si les plaintes pouvaient faire revivre les défunts dont il faut pleurer la mort, tu devrais, ô Malte, t'épuiser de larmes et t'abîmer dans les pleurs. Ci-gît, en effet, un homme d'illustre naissance et de noble souche, Hugues de Nagut, chevalier de très ancienne famille. Oubliant

1. Cette inscription composée à la manière antique (G. Paradin en a relevé plusieurs douzaines d'authentiques) et suivie d'un épicedium, a été composée après 1572. Hugues de Nagut était entré dans l'ordre des Frères chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem le 27 mars 1529 (Cf. VERTOT, IV, p. 3 de la liste chronologique). Il portait d'azur à trois fusées d'argent mises en fasce.

l'injure et prompt à pardonner les offenses, sa mémoire retenait les services rendus. Il ne s'exposa pas en proie aux appâts de Vénus, ni de Bacchus; il ne passa point son temps dans une inactivité alanguie par la mollesse. Admis tout enfant dans l'ordre des chevaliers de Malte, le fidèle chrétien fortifia bientôt son flanc de l'épée et de la croix; il était le premier à marcher au combat, le dernier à revenir de l'ennemi; sa piété respectait la paix dans le droit, mais il maniait les armes avec force. Pourtant lui qui s'abstint de répandre le sang de la communauté latine, il se montra farouche, mais seulement pour la destruction et la ruine du Turc. Son courage, toujours en alerte, ne suspendit pas un instant son devoir; il était en éveil pour accomplir les obligations sacrées de la paix et de la guerre. Gouverneur de Malte, en pleine détresse, sa prévoyance accrut par des impôts des ressources médiocres; plein d'activité, tout en veillant à la garde de son Ordre, il réalisait des avantages et faisait régner l'abondance. Enfin le Sénat, prêt aux armes, fait appel à lui tandis que le farouche Selim menace Malte de sa flotte¹; l'armée le désigne comme tribun de la milice sacrée, car ce vieillard excelle à conduire une armée, à procéder avec prudence. Oh ! si les desseins de Dieu lui eussent accordé de vivre longtemps, la mer de Sicile ne reculerait pas devant la

1. Siège de 1565.

marée Egéenne, les flottes de Grèce ne cingleraient pas le long de nos rivages, et les étendards caspiens ne brandiraient pas de féroces menaces. La terrible Thrace n'oserait pas se mesurer avec les escadrons de Venise, ni enlever son indépendance à la mer Adriatique. Hélas ! vicissitudes de l'existence et du destin, caprices du sort qui amène les justes au soir de la journée pour les ravir aussitôt ! Il est défendu de connaître l'heure de notre mort, telle est la décision de Dieu ; les destins sont cachés dans le sein des habitants des cieux. Ceux-ci contemplant en esprit les séjours bienheureux et ne connaissent pas l'exil dans la boue de cette terre. Epouvanté comme devant le tribunal terrifiant du jugement dernier, aucun homme ainsi ne doit agir honteusement, à cause de l'incertitude du jour de la mort. Mais nous, tandis que nous retiennent les liens séduisants de la vie, offrons au défunt le sacrifice des morts, des vœux et des prières.

LXXXIX

DES MAITRES D'ÉCOLE DE BEAUJEU

Une jeunesse, lamentablement délaissée, avait joué au lieu de travailler ; elle était restée ignorante en laissant passer la fleur de l'âge. Après avoir longtemps

souffert un préjudice aussi fâcheux, les citoyens de Beaujeu mettent dans leur ville un nouveau maître pour leurs enfants ; un jeune homme succède à un vieux, un homme vif à un indolent, un homme actif à un paresseux, un homme éveillé à un somnolent. Tout le troupeau de l'ancien maître s'est maintenant, comme de juste, évanoui d'ici ; le nouveau a une école pleine de jeunes gens assidus, et elle retentit de leur activité. L'ancien a compromis les progrès, l'espoir, le profit et les vœux de son troupeau ; le second, avare de leur temps, instruit ses élèves sans relâche. Si l'on ne peut demander contre l'un aucune amende assez sévère pour sa négligence, en revanche on ne saurait payer à l'autre un salaire assez important.

XC

SUR JÉRÔME DE CHATILLON
ET NICOLAS DE LANGE,
CONSEILLERS DU SIÈGE PRÉSIDIAL
A LYON¹

De même que les Gémeaux de Laconie luisent dans la tempête et portent secours aux navires en détresse à

1. Ce Siège présidial comprenait neuf conseillers parmi lesquels les lieutenants généraux. Nicolas de Lange siégea dès l'origine ; quant

travers les perfides bas-fonds; de même que le globe terrestre roule autour de ses deux pôles, de même la justice sacrée s'appuie également sur deux bases. Les deux Lacédémoniens sont justes, les deux bases sont fixes : ainsi sont tranchés les contestations juridiques, les procès et les querelles. Car ces Tyndarides sacrés, astres jumeaux du droit, apportent de part et d'autre la lumière sur Lyon et les Dombes. La balance de la Justice a deux plateaux et le double tribunal de Thémis qui porte l'épée étend sa juridiction sur deux domaines ¹.

XCI

DE MICHEL L'ARCHER ², PRÉSIDENT DU TRIBUNAL DE LYON

Avant ton arrivée sur nos rivages, ô juriste, le sang innocent coulait à flots presque partout. Le bandit infestait les forêts meurtrières et les villes; personne ne pouvait suivre sa route en sûreté. Mais depuis que la constellation de ta justice a resplendi parmi nous, à

à Jérôme de Chatillon, il présidait en 1573 au moment où G. PARADIN publiait son *Histoire de Lyon*.

1. Le Royaume et l'Empire.
2. Maître Michel l'Archer arriva à Lyon en 1569, en même temps que François de Mandelot; il avait été conseiller en la Cour du Parlement de Paris et devint surintendant de la Justice (Cf. DE RUBYS, p. 416).

l'apparition de ta lumière, le crime et les forfaits s'en sont allés. Ta juste balance a calmé les pleurs, essuyé les larmes de ceux dont tu n'as même jamais vu les yeux. Enfin les villes trouvent la paix même en pleine guerre. Tant il importe de respecter du fond du cœur la justice de Dieu !

XCII

A ISAAC CASAUBON DE BORDEAUX

O vertu, nom caressant et aimable qui sonne harmonieusement et qui toucherait d'amour les Gètes inhumains ! Celui qui s'est fait connaître de l'univers par la réputation de ses écrits ou qui a modelé avec art une œuvre remarquable, nous l'admirons de loin sur les rivages d'un lac ¹ étranger, et, à distance, nous sommes saisis d'amour pour sa sainte vertu. C'est ainsi qu'après t'avoir contemplé à peine la moitié d'une heure, toi qu'auparavant je ne connaissais pas, je t'ai porté au fond de mon cœur, parce que tu détiens des connaissances supérieures à ton âge et que ta jeunesse florissante s'enrichit dans les études de l'antiquité perse.

1. Il s'agit du lac de Genève; Casaubon était né dans cette ville, d'une famille de protestants exilés. Il y enseigna même le grec à partir de 1582.

X
XCIII

SUR L'ALLIANCE DES FRANÇAIS
ET DES VÉNITIENS :
L'EMPIRE DE LA GRÈCE JADIS
EN POSSESSION DES FRANCS,
AU VÉNITIEN PAUL RHAMNUSIO¹

Jamais le nom de Venise ne s'est trouvé plus étroitement associé à celui de la France, et nulle part on n'a vu, d'un côté comme de l'autre, plus de fidélité qu'au temps où Byzance assiégée dut capituler devant ces deux alliés et où le traître Myrtille² paya sa faute, une fois la ville domptée. Aux Flamands fut dévolu le droit

1. G. Paradin attend de l'alliance des Français et des Vénitiens les mêmes résultats obtenus trois siècles plus tôt dans la croisade de Constantinople racontée par Paul Ramnusio (Cf. *Histor. de Bello Constant.*, p. 3 et 79). C'est G. Rouville qui mit en relation les deux historiens en octobre 1572; G. Paradin communiqua au Vénitien son texte manuscrit de Villehardouin à Lyon, par l'entremise de son frère Claude. Notre grand chroniqueur est donc une source commune des deux historiens du XVI^e siècle (Cf. *Mémoires*, de G. PARADIN, p. 18).

2. Myrtille fut l'écuyer d'Oinomaos qui trahit son maître en faveur de Pélops et fut ensuite jeté à la mer par ce dernier dont il voulait séduire la femme.

Dans le texte, Myrtille désigne Murzuphle, usurpateur grec qui détrôna Alexis, le fit assassiner et se fit proclamer empereur de Byzance à sa place. Mais il succomba à son tour, eut les yeux crevés et fut condamné à mort par les Croisés (VILLEHARDOUIN, 60 et 68).

de gouverner l'Orient, par suite de l'affection partagée qui unissait aux Francs la capitale de l'Adriatique. Alors, avec un empereur Gaulois, en pleine religion sarrazine, le vieillard de l'Aventin recouvra ses droits sacrés. Si de tels accords avec Venise raniment nos hommes, ni la Grèce, ni Rhodes ne pourront soutenir les armes des Francs.

XCIV

VISION DU DIVIN ANTOINE
SUR LES PORCS QUI SAPAIENT
ET INCENDIAIENT LES AUTELS

Quel est l'enseignement que nous donne Saint Antoine quand il piétine les flammes brûlantes, et que signifie le porceau que l'on peint devant les pieds du vieillard? Antoine avait vu des autels renversés par des porcs et ces animaux immondes incendièrent les temples.

C'est que l'ivrognerie, la mollesse et la passion impudique faisaient courir aux sanctuaires de terribles dangers.

Fin des épigrammes

QUATRAINS HISTORIQUES

FRANÇOIS I^{er}, PÈRE DES ARTS

1515

Je ne me suis ni fié à la prospérité, ni laissé abattre par les revers, mon âme avisée a apprécié la fortune à ses vicissitudes. Et même, j'ai triomphé par ma constance d'un destin contraire et je me suis montré, pour les arts renaissants, le plus dévoué des pères.

HENRI II

1547

J'ai arraché à la servitude les Lorrains et les Toscans : le Rhin et l'Arno ont été témoins de ma force secourable. Après deux siècles j'ai ramené Calais sous mes lois, ce que neuf rois n'avaient pu faire.

FRANÇOIS II

1560

Les différents ordres furent convoqués à Orléans pour légiférer; une scission se produisit et cet enfant fut ravi dans l'autre monde. Heureux jeune homme qui as été arraché aux troubles naissants et aux malheurs, aux sombres malheurs que le sort nous a envoyés.

CHARLES IX

1561

L'hydre farouche nous souffle la guerre civile, le vassal se soulève, prêt à n'importe quel crime. Sous le masque hypocrite de la piété, la paix qu'on honorait de nouveau entre en un délire furieux et la lutte civile me fait mourir de douleur.

HENRI III

(sans date)

Bien que la Sarmatie m'ait attiré et choisi comme roi, l'amour de la patrie m'a ramené vers mon royaume.

O mon Dieu ! c'en est assez de toutes ces armes : il a été versé assez de sang; accorde enfin aux hommes pieux de jouir de la paix qu'ils aiment.

Fin

A ETIENNE FERGONY, CONSEILLER DUCAL
ET PREMIER SECRÉTAIRE
GUILLAUME PARADIN¹

Voici ce que je te destine : des annales fraîchement sorties de la presse ; elles racontent l'antique histoire de ma patrie. Sous tes auspices, elles espèrent franchir le seuil du Prince (car elles recherchent de sûrs soutiens) : c'est que le zèle empressé de ton intervention m'est connu par ton application à soutenir mes forces. Et il n'est pas étonnant qu'une pieuse affection m'ait poussé à te choisir seul entre tous pour t'honorer de mes soins. Tu déploies, ô Fergonius, tant d'activité et, dans ton cœur fidèle, veille un souci si vigilant que tu portes vivement, au premier signe, tous les ordres du Prince issu de la lignée de nos anciens rois, et il met tant de confiance en tes services qu'il a déclaré que tu es pour ses affaires comme la proue et la poupe. Voilà le résultat de ta probité, de ta loyauté sincère, de ton aimable franchise, de ton entrain scrupuleux, source des vertus. Ta main sait également traiter les affaires de la plus haute impor-

1. Tiré des Annales de Bourgogne.

tance, jouer son rôle dans la paix et dans la guerre. Il est aussi rare de rencontrer de tels ministres qu'il est fréquent de trouver un Maître inférieur à son serviteur.

Du clos d'Andillié, le 1^{er} mai 1566.

FRAGMENT D'UNE ODE SAPPHIQUE
COMPOSÉE A L'OCCASION DE LA MORT
DU JEUNE DAUPHIN¹
(7 août 1536)

Craignant de combattre ouvertement les armes à la main, un ennemi dégénéré, sans noblesse, conçoit hélas, à la manière farouche des bêtes sauvages, un crime énorme.

Présentant au dauphin un vin mêlé de ciguë, il a fermé pour toujours le second œil de la patrie : crime que l'ennemi n'expiera jamais assez, par aucune défaite...

1. *Histoire de Lyon* (p. 307-308) ; le coupable Sebastiano Montecuculo fut écartelé en octobre de la même année à Lyon. Etienne Dolet a aussi — avec beaucoup d'autres — consacré une pièce à la mort tragique du jeune dauphin François (*Carmina*, p. 66) ; de la pièce de G. Paradin composée vers cette époque, plus de trente ans avant la publication des *Epigrammes*, il ne reste que ces deux strophes conservées dans l'*Histoire de Lyon*.

GRYPHE (Sébastien). 110,	111	ORBILIUS	27
HENRI II 20, 61, 64, 65,		PARADIN (Jean) DE LOU-	
66, 107,	127	HANS	66
HENRI III.	128	PARADIN (Guillaume), pas-	
		sim.	
JEANNE DE NAVARRE . .	47	PARADIN (Claude et	
		Etienne) 18, 19, 68,	132
LANGE (Nicolas de) 9, 20,		(<i>fac-similé</i>).	
52, 53 et	121	PARADIN (Jean, dit Tra-	
LA ROCHEFOUCAULD (Je-		jan), frère de Guillaume,	
hanne de).	37	Claude et Etienne . .	37
LAUNAY (Pierre de). 21,	111	PARADIN (Jean), neveu de	
LOUYS D'ARLES (Jean) 19,	42	Guillaume et Claude 46,	104
		PHILIPPE II D'ESPAGNE .	64
MACRIN.	11	PONTOUX (Claude) . 19,	30
MAGNIN (Guillaume). .	60	PONTUS DE TYARD . . .	36
MANDELOT (François de). 20			
MANDY (Guillaume) 19,	86	RAMNUSIO (Paul) 12, 68,	124
MARGUERITE D'AUTRICHE	47	RONSARD	11, 33
MARGUERITE DE FRANCE.		ROUILLET (Claude) . . .	57
107 et	108	RUBYS (de)	17, 53
MASIER (Jean)	70	SAVOIE (duc de).	64
MÉDICIS (Catherine). .	46	SELIM.	59, 119
MIRANDOLE (Silvia Pic de		STUART (Marie)	46
La).	72		
MORET (Jean)	12	TALARU (V. Chalmazel).	
MUSONIUS.	37	TILLY (Jean)	105
		TOURNES (Jean de) 112,	114
NAGUT (François de). .	71		
NAGUT (Hugues de) 15,	118	VILLARS.	27
NAGUT (Pierre de) 25, 29,		VISAGIER	11
73 et	118	VIVÈS.	12

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	7
Lettre dédicatoire de Guillaume Paradin à Pierre de Nagut. .	25
I. Au Révérend Seigneur Pierre de Nagut, précenteur et comte de l'Eglise de Lyon.	29
II. A Claude Pontoux, du poète et du médecin.	30
III. Contre celui qui conseille aux princes les guerres civiles.	31
IV. Imprécations contre ce belliciste.	32
V. La panthère, symbole de volupté à Philippe Garil, mon neveu	32
VI. Contre les envieux du poète Ronsard	33
VII. Contre les sacrifices des anciens.	33
VIII. Que la volupté est sœur des ténèbres	35
IX. Au sacré Collège des Cardinaux.	35
X. Sur Pontus de Tyard, évêque de Chalons.	36
XI. D'une pensée grecque de Musonius	37
XII. Epitaphe de la jeune et illustre Jeanne de La Roche-foucauld, abbesse de Saintes	37
XIII. Contre un général qui parade, mais qui a peur.	38
XIV. Pour Ratin l'ivrogne, épitaphe.	39
XV. Sur quelqu'un qui est tombé du rang suprême.	39
XVI. A un prince enfant	40
XVII. Des armes de Claude de Bourbon, seigneur de Saint-Fons	41
XVIII. A Jean Louys d'Arles	42
XIX. Au poète Jean Chevigné, sur la Palud de Quincié, château ravissant de Jean Barjot.	43

XX. Le Rhinocéros et la parole de Dieu.	44
XXI. Que tous les maux proviennent du mépris de la parole divine	45
XXII. Ventres indolents	45
XXIII. A l'enfant Jean Paradin.	46
XXIV. Royaumes des Héroïdes, 1568.	46
XXV. A mon parent Philippe Gayand.	47
XXVI. Sur une fille qui, violentée par son père, donna naissance à un enfant	48
XXVII. Sur un prince qui, à l'arrivée de Claude Dampierre de Clermont, se rétablit d'une maladie très grave.	48
XXVIII. A l'illustre et éminent chevalier Nicolas de Bauffremont, seigneur de Senecey	49
XXIX. A M ^e Michel l'Archer, conseiller de la Cour Suprême de Paris, président du Tribunal de Lyon.	50
XXX. Mieux vaut une paix injuste qu'une guerre légitime, à Jean Didier	51
XXXI. Emblème du Christ cloué à la Croix.	52
XXXII. A M ^e Nicolas de Lange, Président du Tribunal Suprême de Lyon, gouverneur des Dombes.	52
XXXIII. Contre les sacrilèges qui ont pillé le temple de Cluny.	53
XXXIV. Contre le très ambitieux Porcus Philotimus	54
XXXV. Au futur Souverain Pontife que désigneront les comices du Vatican	55
XXXVI. Contre les mauvais médecins	56
XXXVII. A Claude Rouillet, poète de Beaune.	57
XXXVIII. Présage de guerres civiles désastreuses en France.	58
XXXIX. Oracle sacré : Dieu a choisi ce qui est faible.	59
XL. Au sujet d'Antoine Garil, mon neveu, au maître d'école Guillaume Magnin	60

XLI. Sur la mort d'Henri II, roi de France, épicedium.	61
XLII. Epitaphe de ce même roi.	64
XLIII. De la mort du même Roi Henri, au prix de laquelle il a racheté la paix à ses sujets	65
XLIV. Sur le même roi.	66
XLV. L'aveuglement et le crime dans le monde.	66
XLVI. Contre un Epicurien ventru et débauché.	67
XLVII. Sur un saule arraché par une crue du fleuve.	67
XLVIII. Les Alpes et Venise, deux bastions de l'Italie, à Paul Rhamnusio	68
XLIX. A Jean Masier; que la foule enseigne les erreurs.	70
L. Sur François de Nagut, fils de Jean, seigneur de Varennes	71
LI. Epitaphe de Silvia Pic, comtesse de La Mirandole.	72
LII. De la vie pastorale et poétique, au noble Seigneur Pierre de Nagut, précenteur à Lyon.	73
LIII. Contre le porc.	78
LIV. Corruption de la discipline militaire.	78
LV. Que le Prince est la fontaine publique, mais des conseillers corrompus le contaminent par des avis malhonnêtes.	79
LVI. Sur les débuts de l'Eglise de Lyon, à Seigneur Etienne de La Barge, comte de Lyon et abbé d'Idrac.	80
LVII. Horrible fin de ceux qui sont toujours heureux, d'après l'histoire de Saint-Ambroise	85
LVIII. Comment au toucher d'une lettre de mon grand ami, le médecin Guillaume Mandy, la fièvre m'a quitté.	86
LIX. Apologue d'après Paolo Emilio	87
LX. Sur le naufrage du monde chrétien	89
LXI. Sur un certain assassin que sa femme Cléopâtre coupa en morceaux, cousit dans un sac et jeta au Rhône.	91

LXII. Que les richesses de ce siècle diffèrent des richesses célestes, d'après Saint Grégoire	92
LXIII. Espoir de cour.	93
LXIV. Sur l'incendie du clocher de Notre-Dame de Villefranche	94
LXV. Sur une jeune fille dévorée par un loup près de Rompont	95
LXVI. Au Lyonnais Hector Bernoud.	96
LXVII. A Nicolas de Goutte.	97
LXVIII. Epitaphe de Philippe Gayand, mon cousin.	98
LXIX. Contre ceux qui disent et ne font pas.	99
LXX. De l'épître aux Corinthiens, I, 13.	100
LXXI. Pensée de Saint François d'Assise : tu sais dans la mesure où tu fais	101
LXXII. Que le pouvoir du roi vient de Dieu (Romains, 13).	101
LXXIII. Au fronton des œuvres d'Ausone retrouvées depuis peu, au R. P. Abbé Antoine d'Albon	102
LXXIV. Encore sur l'œuvre d'Ausone	103
LXXV. Au jeune Jean Paradin	104
LXXVI. Sur deux oiseaux, le coucou et le verdon.	105
LXXVII. Contre le culte dévoyé des Dieux.	106
LXXVIII. Sur le Tribunal Présidial, institué à Lyon, au grand profit du public	106
LXXIX. A Henri II, Roi très chrétien des Gaules.	107
LXXX. Au Révérend Père dans le Christ, Jean-Baptiste Alamanny, évêque de Mâcon	108
LXXXI. A François de Bussière, jurisconsulte fameux.	109
LXXXII. Au très savant Pierre Launay.	111
LXXXIII. Sur le portrait du très célèbre imprimeur, Sébastien Gryphe, d'heureuse mémoire.	111
LXXXIV. Les armes des nobles imprimeurs jusqu'à Antoine Gryphe et Jean de Tournes.	112
LXXXV. Au très savant jeune homme, Isaac Casaubon.	114

LXXXVI. Sur la ville de Lyon ramenée à la concorde, au Révérend Seigneur, Pierre d'Epinau, Archevêque des Gaules, Comte et Exarchonte de Bourgogne.	115
LXXXVII. Au Révérend Seigneur Claude Chalmazel, doyen de la Sainte Eglise de Lyon	116
LXXXVIII. Epitaphe d'Hugues de Nagut	118
LXXXIX. Des maîtres d'école de Beaujeu	120
XC. Sur Jérôme de Châtillon et Nicolas de Lange, conseillers du Siège Présidial à Lyon.	121
XCI. De Michel l'Archer, président du Tribunal de Lyon.	122
XCII. A Isaac Casaubon (Bonjardin) de Bordeaux.	123
XCIII. Sur l'alliance des Français et des Vénitiens, l'empire de Grèce pris jadis par les Francs, au Vénitien Paul Rhamnusio.	124
XCIV. Vision du divin Antoine sur les porcs qui sapaient et incendiaient les autels	125
Quatrains historiques.	127
A Etienne Fergony	130
Sur l'empoisonnement du Dauphin François	131

CE VOLUME
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 31 JANVIER 1936
A ÉTÉ TIRÉ
PAR M. AUDIN DE LYON
A 250 EXEMPLAIRES SUR MONTGOLFIER